|  |  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- | --- |
| Friedrich ENGELS [1820-1895]UN FRAGMENT DE FOURIERSUR LE COMMERCE(1845)Appendice au Recueil de Marx-Engels sur *Les Utopistes*(Maspero, 1976)Texte partiellement inédit en français2023

|  |  |
| --- | --- |
|  |  |
| Friedrich ENGELS | Charles FOURIER |

**LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES**CHICOUTIMI, QUÉBEC<http://classiques.uqac.ca/> |



<http://classiques.uqac.ca/>

*Les Classiques des sciences sociales* est une bibliothèque numérique en libre accès développée en partenariat avec l’Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.



<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

**Politique d'utilisation
de la bibliothèque des Classiques**

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l’autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichier des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergé (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.

- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue

Fondateur et Président-directeur général,

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée conjointement par Eva Dangeville et Jean Manaud, bénévoles,

Courriels : Eva Dangeville : eva.dangeville@wanadoo.fr

Jean Manaud : jean.manaud@hotmail.fr

à partir du texte de :

Friedrich Engels

**UN FRAGMENT DE FOURIER SUR LE COMMERCE.** *Appendice au recueil de Marx-Engels sur* LES UTOPISTES (Maspero, 1976).

Traduction et notes de Roger et Eva Dangeville. Chicoutimi, Les Classiques des sciences sociales, octobre 2023, 54 pp.

Ce livre est diffusé dans Les Classiques des sciences sociales avec l’autorisation formelle de Mme Eva Dangeville, ayant-droit des traductions de Roger Dangeville, traducteur, autorisation accordée le 22 octobre 2023.

Courriel : Eva Dangeville : eva.dangeville@wanadoo.fr

Polices de caractères utilisée: Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5’’ x 11’’.

Édition numérique réalisée le 27 octobre 2023 à Chicoutimi, Québec.



[1]

**Friedrich ENGELS**

UN FRAGMENT DE FOURIER
SUR LE COMMERCE

(1845)

Appendice au Recueil de Marx-Engels sur ***Les Utopistes***

(Maspero, 1976)

Texte partiellement inédit en français

|  |  |
| --- | --- |
|  |  |
| Friedrich ENGELS | Charles FOURIER |

(2023)

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES
CHICOUTIMI, QUÉBEC

<http://classiques.uqac.ca/>

[2]

- Article publié en allemand dans :

\* Marx-Engels Gesammtausgabe (MEGA), I, 4 ; Dietz Verlag, Berlin (1975), p.409-453.

- Sources originales :

\* Friedrich ENGELS : « Un fragment de Fourier sur le commerce »

Paru dans le *Deutsches Bürgerbuch für 1846,* Mannheim, 1846.

\* Charles FOURIER : « Section ébauchée des Trois unités externes »

Paru dans la revue *la Phalange* – Revue de la science sociale – Paris 1° semestre 1845.

- Traduction, présentation et notes de Roger et Eva Dangeville (1976 et 2023).

[3]

**Friedrich ENGELS**

UN FRAGMENT DE FOURIER
SUR LE COMMERCE

(1845)

\* \* \*

Appendice au Recueil de Marx-Engels sur ***Les Utopistes***

(Maspero, 1976)

|  |  |
| --- | --- |
|  |  |
| Friedrich ENGELS | Charles FOURIER |

Texte partiellement inédit en français

[4]

**Un fragment de Fourier sur le commerce**

Table des matières

[PRÉSENTATION](#Un_fragment_presentation) [5]

Engels, Marx et Fourier [5]

Critique du commerce et de la civilisation [9]

Marxisme et utopisme [11]

[UN FRAGMENT DE FOURIER SUR LE COMMERCE](#Un_fragment_texte) [13]

[Introduction](#Un_fragment_texte_intro) d’Engels [13]

[Texte de Fourier sur le parasitisme commercial et la banqueroute](#Un_fragment_texte_parasitisme) [16]

[I](#Un_fragment_texte_parasitisme_I). [16]

II. [Fausseté des principes économiques sur la circulation](#Un_fragment_texte_parasitisme_II) [21]

III. [Hiérarchie de la banqueroute](#Un_fragment_texte_parasitisme_III) [24]

IV. [Aile ascendante des banqueroutiers](#Un_fragment_texte_parasitisme_IV) [26]

V. [Centre. Teintes grandioses](#Un_fragment_texte_parasitisme_V) [29]

VI. [Aile descendante. Teintes abjectes](#Un_fragment_texte_parasitisme_VI) [35]

VII. [Conclusion](#Un_fragment_texte_parasitisme_VII) [40]

[Épilogue](#Un_fragment_texte_epilogue) d’Engels [42]

[ANNEXES](#Un_fragment_annexes) [45]

1. [Extraits de la correspondance d’Engels à Marx, à Bruxelles, à propos du projet d’une Bibliothèque socialiste internationale](#Un_fragment_annexes_1) (1845) [45]

2. [Dans une lettre de Marx à Feuerbach](#Un_fragment_annexes_2) (1844) [47]

3. [Extraits de l’Esquisse d’une critique de l’économie politique](#Un_fragment_annexes_3)  (Friedrich ENGELS, 1844) [49]

[5]

**Un fragment de Fourier sur le commerce**

PRÉSENTATION

*Aucune société ne peut, à la longue, rester maîtresse de sa propre production, ni conserver le contrôle sur les effets sociaux de son procès de production, si elle ne supprime pas l’échange entre individus.*

Friedrich ENGELS*,* [*l’Origine de la famille, de la propriété privée et de l’État*](http://dx.doi.org/doi%3A10.1522/cla.enf.ori1) [[1]](#footnote-1)*.*

[Retour à la table des matières](#tdm)

L’article d’Engels que nous présentons ici fait partie des textes qui marquent la transition de l'enfance utopique du socialisme au communisme pleinement développé, conscient de lui-même et de son mouvement. L’essentiel de ces textes ont été rassemblés et commentés dans les deux recueils de Marx et Engels sur [*Utopisme et communauté de l’avenir*](http://dx.doi.org/doi%3A10.1522/030328623) et [*les Utopistes*](http://dx.doi.org/doi%3A10.1522/030328626) (introduction, traduction et notes de Roger Dangeville) publiés aux éditions Maspero en 1976 (à présent disponibles en version numérique sur le site de la Bibliothèque *Les Classiques des sciences sociales* de Chicoutimi au Québec : <http://classiques.uqac.ca/classiques/Engels_Marx/engels_marx.html>, ainsi que sur <https://www.marxists.org/francais/>).

Cet écrit de 1845, qui comprend non seulement les introduction et épilogue d’Engels mais aussi les larges extraits de Fourier qu’il a choisi de traduire, est présenté ici pour la première fois en français dans son intégralité [[2]](#footnote-2). Avec la sélection de ce texte sur le commerce, on touche à une question fondamentale qui permet de caractériser au mieux l’opposition frontale entre l’actuelle société bourgeoise pourrissante et le futur communisme – et qui expliquerait à elle-seule l’intérêt que les deux fondateurs du socialisme scientifique ont porté à l’œuvre du grand utopiste français : la *critique de l’économie mercantile et monétaire*. D’où l’utilité de l’actuelle publication en complément aux deux ouvrages de référence mentionnés ci-dessus.

Engels, Marx et Fourier

Dès l’âge 18 ans, Friedrich Engels est apprenti dans un comptoir commercial à Brême. Il doit ce sort à ses origines paternelles, puisqu’il est le fils d’un fabricant aisé de Barmen, conservateur et protestant (piétiste), comme une grande partie de cette bourgeoisie industrielle de l’Allemagne rhénane dont il dénonce l’hypocrisie dans ses premiers écrits [[3]](#footnote-3). Le « maudit commerce », comme il le nomme, ne le lâchera pratiquement plus jusqu’à l’âge de cinquante ans. Du moins ses débuts dans la profession lui ont-ils permis, en allant travailler à Manchester en tant qu’employé de la firme textile dont son père était actionnaire, de découvrir la *Situation de la classe laborieuse en Angleterre*, titre de son premier ouvrage (1845) qui [6] joue un rôle essentiel pour la littérature socialiste de l’époque et comme contribution de premier ordre à la formation de la théorie révolutionnaire du prolétariat que sera le « marxisme ».

Si Engels a dû si longtemps subir le joug de la carrière commerciale, c’est, par la suite, pour la plus noble des raisons puisqu’il s’agissait alors pour lui d’aider matériellement son ami Karl Marx, et de faire ainsi œuvre pour le parti révolutionnaire en lui conservant celui qui en était la force intellectuelle la plus précieuse. Il passa donc de longues années, d’abord en tant qu’employé puis à titre d’associé dans l’entreprise en question, partageant son temps entre le bureau et la Bourse, dans la journée, et la rédaction de travaux et articles politiques, jusque durant la nuit [[4]](#footnote-4).

Tout comme le jeune Engels dans les usines paternelles, Charles Fourier avait dû se frotter très tôt aux pratiques commerciales ; fils d’un négociant en draps et lui-même ruiné lors de la révolution française, il dut gagner sa vie comme modeste employé de commerce dans diverses entreprises à Lyon et Paris. Fourier, qui fut comme il le dit lui-même élevé « dès l’âge de six ans dans les bergeries mercantiles » a vigoureusement témoigné de son peu de goût personnel pour le négoce :

« J’y remarquai, dès cet âge, le contraste qui règne entre le commerce et la vérité. On m’enseignait au catéchisme et à l’école qu’il ne fallait jamais mentir, puis on me conduisait au magasin pour m’y façonner de bonne heure au noble métier de mensonge ou art de la vente. (…) Mes parents, voyant que j’avais du goût pour la vérité, s’écrièrent d’un ton de réprobation : « Cet enfant ne vaudra jamais rien pour le commerce. » En effet, je conçus pour lui une aversion secrète, et je fis à 7 ans le serment que fit Annibal contre Rome : je jurai une haine éternelle au commerce (…) J’ai perdu mes belles années dans les ateliers du mensonge, entendant partout retentir à mes oreilles ce sinistre augure : « Bien honnête garçon ! » En effet, j’ai été dupé, dévalisé dans tout ce que j’ai entrepris. Mais si je ne vaux rien pour pratiquer le commerce, je vaudrai pour le démasquer. » [[5]](#footnote-5)

C’est ce que l’on pourra constater à la lecture des passages qui suivent et illustrent la puissante critique anti-mercantile de leur auteur.

La lecture des écrits de Fourier par Engels a été très précoce, comme l’on peut en juger à son texte, écrit à l’âge de 22 ans,*Progrès de la réforme sociale sur le continent*. Dans cet article destiné aux ouvriers anglais, Engels brosse un tableau d'ensemble du mouvement socialiste du continent, en commençant par la France. Donnant un aperçu du bond en avant de la force productive *humaine* que représente la libre association des travailleurs, il résume ainsi la découverte de Fourier :

« C'est Fourier qui, le premier, formula le grand axiome de la philosophie sociale : comme chaque individu a une inclination ou une préférence pour un genre de travail bien particulier, la somme des inclinations de tous les individus pris dans leur ensemble doit être assez forte pour correspondre aux besoins de tous. Si on permet à chaque individu de s'abandonner à son inclination propre en le laissant faire ce qu'il souhaite, il est tout de même possible de satisfaire les besoins de tous, sans que l'on ait à utiliser les moyens de contrainte en vigueur dans l'actuel système social. Ce principe semble hardi, mais il est inattaquable dans la forme que Fourier lui a donnée ; qui plus est, il est évident – comme l'œuf de Colomb.

[7]

« Fourier démontre que chacun naît avec une inclination pour un certain type de travail, que l'inactivité absolue est une absurdité qui n'a jamais existé, ni ne le pourra jamais ; que la nature de l'esprit humain consiste à être lui-même actif et à mettre le corps en activité. En conséquence, il n'est point besoin de contraindre les êtres humains à une activité, comme on le fait au stade actuel de la société. Il suffit d'imprimer la bonne direction à leur penchant naturel à l'activité. Il démontre, en outre, que travail et plaisir sont identiques, et souligne tout ce qu'il y a d'irrationnel dans l'actuel ordre social qui les sépare l'un de l'autre, fait du travail une corvée et rend le plaisir inaccessible à la plupart des travailleurs. Il montre, enfin, qu'avec un ordonnancement rationnel, le travail doit devenir ce qu'il est en fait, une joie, chacun pouvant suivre son inclination propre. Je ne peux évidemment pas examiner ici toute la théorie du libre travail de Fourier, mais je pense avoir montré ainsi aux socialistes anglais que le fouriérisme vaut bien de retenir leur attention. » [[6]](#footnote-6)

L’intérêt porté à l’œuvre du grand utopiste français, mort en 1837, se manifeste avant tout durant la phase de formation de la nouvelle théorie révolutionnaire prolétarienne forgée d’un bloc par Marx et Engels au milieu des années 1840.

On rencontre ainsi nombre de citations de Fourier dans la *Sainte-Famille* [[7]](#footnote-7), où Marx relève notamment le passage suivant :

« Le changement qui s’opère au cours des périodes historiques est conditionné par le progrès des femmes vers la liberté, car c’est là, dans le rapport de la femme avec l'homme, du faible avec le fort qu'apparaît avec le plus d’évidence la victoire de la nature humaine sur la brutalité. Le degré de l'émancipation de la femme est la mesure naturelle de l'émancipation générale. »

Ce théorème est, en substance, celui énoncé en 1844 dans les *Manuscrits parisiens* de Marx :

« Le rapport de l’homme à la femme est le rapport le plus naturel de l’être humain à l’être humain. Dans ce rapport transparaît donc [en tout temps] jusqu’à quel point le comportement naturel de l’homme est devenu humain. (…)  D’après ce rapport, on peut juger du degré de développement humain. (…) Dans ce rapport se manifeste aussi jusqu’à quel point le besoin de l’humain s’est humanisé, donc jusqu’à quel point il a [8] besoin de l’autre être humain en tant qu’être humain – c'est-à-dire jusqu’à quel point il est devenu dans son existence individuelle un être social. » [[8]](#footnote-8)

Mais cet intérêt pour l’œuvre de Fourier ne s’est pas démenti par la suite, comme en témoignent les nombreuses citations contenues dans les travaux ultérieurs de Marx et Engels [[9]](#footnote-9).

Il est frappant que, dans la critique de l’économie et de la société de son temps, encore largement antérieures à la phase de la production capitaliste proprement dite, en France en tout cas, Fourier ait pu anticiper la direction générale dans laquelle irait inexorablement celle-ci, en particulier sa tendance au monopole et au parasitisme. Ainsi, par exemple, lorsqu’il parle de *féodalisme industriel*, ne s’agit-il pas d’une quelconque régression économique vers le stade définitivement dépassé de la féodalité, mais d’un parallélisme historique qui est établi afin de décrire et stigmatiser l’évolution extrême du système économique de la libre-concurrence bourgeois et son auto-négation dans sa forme la plus moderne.

Dans un article de 1856, Marx rendra un hommage appuyé à Fourier pour cette prédiction qui se réalisera en partie sous le Second Empire et plus encore dans la dernière phase de l'évolution du capitalisme – celle où les grandes entreprises de production et de communication sont appropriés d'abord par des sociétés par actions, puis par des trusts, des organismes financiers géants, enfin par l’État, et où la bourgeoisie s'avère une classe superflue, toutes ses fonctions sociales étant désormais remplies par des employés salariés :

« On voit naître des sortes de rois de l'industrie, dont la puissance est en raison inverse de leur responsabilité – ne sont-ils pas uniquement responsables dans la limite de leurs propres actions, alors qu'ils disposent du capital entier de la société ? Ils forment un corps plus ou moins permanent, alors que la masse des actionnaires est soumise à un procès incessant de décomposition et de renouvellement. Disposant à la fois de l'influence et de la richesse de la société, ils sont en mesure d'escroquer individuellement les membres rebelles de ce corps. Au-dessous de ce comité directeur oligarchique se trouve un corps bureaucratique de managers et d'agents exécutant le travail pratique, et en dessous d'eux se trouve, sans transition, une masse énorme, journellement plus nombreuse, de purs et simples travailleurs salariés, dont la dépendance et l'impuissance s'accroissent en même temps que le capital qui les emploie et qui devient donc plus dangereux à mesure que le nombre de ses représentants individuels diminue. C'est le mérite immortel de Fourier d'avoir prédit cette forme d'industrie moderne sous le nom de féodalisme industriel. » [[10]](#footnote-10)

[9]

Fourier n'aura donc pas seulement eu l'intuition de bien des caractères de l’encore lointaine société future, mais il aura aussi prévu le cours ultime du capitalisme lui-même – sans doute parce qu'il avait un œil particulièrement ouvert au progrès social à un moment où l'histoire était tumultueusement en mouvement.

De même, dans son *Anti-Dühring,* Engels souligne le mérite immense du dialecticien que fut Fourier, qui, en affirmant que *« la pauvreté naît en civilisation de l’abondance même »*,vit précisément dans la *surproduction* capitaliste la source des misères des ouvriers, en particulier durant les crises cycliques que connaît la production capitaliste depuis 1825 :

« Le caractère de ces crises est si nettement marqué que Fourier a mis le doigt sur toutes en qualifiant la première de crise pléthorique… Les moyens de production, denrées alimentaires, ouvriers disponibles, tous les éléments de la production et de la richesse générale sont là en surabondance, mais « la pléthore devient source de la misère et de la pénurie » (Fourier), car elle empêche précisément la transformation des moyens de production et de subsistance en capital. » [[11]](#footnote-11)

Critique du commerce et de la civilisation

Bien que Fourier ne fût pas communiste, puisqu’il ne remettait pas en cause le régime de propriété en vigueur, la critique que celui-ci fait du règne du commerce et de ses grands prêtres, les économistes, dans une France postrévolutionnaire où les rapports sociaux sont déjà bel et bien bourgeois mais où la production capitaliste ne s’est pas encore développée comme en Angleterre, ne pouvait donc que trouver un profond écho chez le jeune communiste Engels.

Celui-ci écrira encore en 1877 :

« Nous rencontrons chez Fourier une critique des conditions sociales existantes qui, pour être faite avec une verve et un esprit bien français, n'en est pas moins profonde. Fourier prend au mot la bourgeoisie, ses prophètes enthousiastes d'avant la révolution et ses flagorneurs intéressés d'après. Il dévoile sans pitié la misère matérielle et morale du monde bourgeois, et il la confronte, d'une part, avec les flamboyantes promesses des philosophes des lumières sur la société dans laquelle devait régner la Raison, sur la civilisation qui devait assurer à tous le bien-être et sur la perfectibilité illimitée des humains et, d'autre part, avec la réalité plus que misérable qui répondit aux slogans grandiloquents des idéologues d'alors – et il déverse son ironie mordante sur cette banqueroute irrémédiable de la phrase. Fourier n'est pas seulement un critique, mais sa nature toujours sereine et enjouée fait de lui un satirique, et sans doute l'un des plus grands de tous les temps. Il dépeint avec autant de brio que d'esprit la folle spéculation qui fleurit au déclin de la révolution, ainsi que l'esprit boutiquier universellement répandu dans le commerce français de cette époque. » [[12]](#footnote-12)

Mais le génie de Fourier réside aussi dans sa conception globale de l’histoire humaine :

« Il divise toute son évolution passée en quatre phases : sauvagerie, barbarie, patriarcat, civilisation, laquelle coïncide avec ce que l'on appelle maintenant la société bourgeoise, [10] et il démontre que cette dernière est en proie à “contradictions qu'elle reproduit sans cesse, sans pouvoir les surmonter, de sorte qu’elle atteint toujours le contraire de ce qu'elle veut obtenir ou prétend vouloir obtenir”. » [[13]](#footnote-13)

Dans son ouvrage sur [*l’Origine de la famille, de la propriété privée et de l’État*](http://dx.doi.org/doi%3A10.1522/cla.enf.ori1), Engels définit ainsi la civilisation, par opposition à la barbarie qui l’a précédée et au communisme qui lui succédera :

« La civilisation est le stade de développement de la société où la division du travail, l’échange qui en résulte entre les individus, et la production marchande qui englobe ces deux faits, parviennent à leur plein développement et bouleversent toute la société antérieure… Comme le fondement de la civilisation est l’exploitation d’une classe par une autre classe, tout son développement se meut dans une contradiction permanente. »[[14]](#footnote-14)

Or, si « *ce mécanisme de fourberies qu’on nomme civilisation* » (Fourier) est contraint de se mouvoir en un cercle vicieux, c’est que les principes sur lesquels elle repose sont constamment contredits par son mode d’existence réel : bref, celle-ci se meut en pleine aliénation qui découle de la contradiction fondamentale entre l’intérêt général qu’elle est sensée promouvoir et dont le besoin découle d’ailleurs de l’interdépendance généralisée de ses acteurs, et l’intérêt privé que chacun accomplit et qui se réalise dans la sacro-sainte économie d’entreprises, l’anarchie du marché soi-disant sans limites.

En fait, l’ensemble des superstructures idéologiques de la civilisation bourgeoise sont calquées sur l’économie mercantile et reposent sur cette même contradiction intrinsèque, dont découle la mystification permanente que représentent et diffusent toutes les institutions actuelles, qu’elles soient politiques, religieuses, familiales ou culturelles. C’est pourquoi la critique du commerce se relie directement, chez Fourier, à celle de la morale et de la famille, alors que, chez Marx et Engels, la critique de l’économie politique se rattache explicitement à celle de la religion et de l’État – y compris sous sa forme démocratique – assurément la plus mystificatrice [[15]](#footnote-15).

[11]

Aux thèses économiques caractéristiques : pas de salaire, pas d’argent, pas d’échanges, pas de valeur, la théorie révolutionnaire du prolétariat fait suivre, dès sa naissance, celles tout aussi fondamentales : pas de Dieu, pas d’État, pas de famille [[16]](#footnote-16).

Le communisme se définit de manière essentiellement négative, par déduction et par opposition à l’actuelle organisation économique et sociale en décomposition. Dès lors que le capital a socialisé au plus haut point la production et le travail dans son système despotique d’entreprise et qu’il a étendu au monde entier la circulation de ses marchandises, grosses de plus-value créée par le prolétariat de tous les pays, le premier acte émancipateur de l’humanité à venir ne consiste pas dans la construction d’un « ordre nouveau », mais dans la destruction générale des entraves héritées des sociétés de classes que le capitalisme réunit en les soumettant à son impératif unique d’accumulation mercantile et monétaire, atroce synthèse et merveilleuse simplification à la fois : car c’est dans l’éradication de ce dernier mécanisme que réside la solution à tous les maux dont souffre aujourd’hui l’humanité à une échelle immense.

Marxisme et utopisme

Dans le *Manifeste*, Marx et Engels soulignent qu’à côté de la *« peinture fantastique de la société future »*, les écrits des socialistes et communistes utopiques *« renferment aussi des éléments critiques et attaquent la société existante dans ses fondements »*. Et de citer parmi leurs revendications essentielles qui annoncent nettement les caractères de la société communiste : *« suppression de l’antagonisme entre la ville et la campagne, abolition de la famille, du gain privé et du travail salarié, proclamation de l’harmonie sociale et transformation de l’État en une simple administration de la production »*. Il est clair que la perçante analyse et dénonciation du parasitisme commercial qui ressort des pages de Fourier traduites par Engels peut figurer en bonne place parmi ces *« matériaux d’une grande valeur pour éclairer les ouvriers »*[[17]](#footnote-17).

Cependant, si leurs propositions en vue de la communauté de l’avenir reposaient sur une critique rationnelle des aberrations du monde bourgeois sous tous ses aspects, les utopistes ne pouvaient encore voir comment sa base matérielle se développe progressivement au sein même de la société capitaliste qui doit accoucher du communisme (Marx)[[18]](#footnote-18), ni en déduire les conditions de la transition de l’une à l’autre, ainsi que l’expliquait notre préface de 1976 :

[12]

« Ce qui distingue en fin de compte le vieil utopisme du moderne socialisme scientifique (dont la conception est strictement matérialiste et se fonde sur le développement historique et économique), c'est que le second décrit le passage politique et économique du capitalisme au communisme à travers les luttes de classe du prolétariat et prévoit concrètement le passage politique et économique du capitalisme à la phase inférieure du socialisme, avant d'arriver au but commun auquel aspiraient les utopistes, avec l'abolition du marché, de l'argent, du salariat, des classes et de l'État.

« Ce passage historique suit trois niveaux principaux : le premier en est la situation du prolétariat luttant dans l'actuelle société capitaliste, le second la conquête du pouvoir, et le troisième la phase inférieure du socialisme. Marx-Engels ont axé toute leur œuvre sur cette dynamique, d'abord dans l'étude de la situation des classes laborieuses, l'analyse du Capital, les luttes syndicales et leur développement en luttes politiques et sociales, la conquête du pouvoir de l'État (1848, 1871) et les programmes concrets de transition du Manifeste, de la Commune et du programme de Gotha. En un mot, ce qui distingue fondamentalement le marxisme de l'utopisme, c'est la dictature du prolétariat [[19]](#footnote-19).

« Le marxisme remet sur ses pieds la position des utopistes, pour lesquels la description de la société communiste est essentielle, notamment pour ce qui touche les détails de sa structure d'une ampleur et d'une fécondité infinies. Ce qui passe pour lui au premier plan, c'est non seulement la description de la société passée et présente, mais encore la déduction des processus de la révolution qui en découlent, la détermination précise de ses caractéristiques, les rapports et les structures que la force révolutionnaire devra briser.

« Il ne s’agit plus de démontrer, comme l’ont fait les utopistes, que le communisme est possible et supérieur au système capitaliste, mais de prouver – aux travailleurs avec leur théorie de classe, et aux capitalistes avec la force des armes – qu’il est sûr, nécessaire, inévitable » [[20]](#footnote-20).

\* \* \*

[13]

**Un fragment de Fourier sur le commerce**

UN FRAGMENT DE FOURIER
SUR LE COMMERCE

Introduction et Épilogue
de Friedrich Engels

[Retour à la table des matières](#tdm)

[13]

**Un fragment de Fourier sur le commerce**

INTRODUCTION

De Friedrich ENGELS [[21]](#footnote-21)

[Retour à la table des matières](#tdm)

Les Allemands commencent tout juste à gâcher aussi le mouvement communiste [[22]](#footnote-22). Comme partout ailleurs, ils arrivent ici également les derniers et se montrent les plus inopérants, en croyant pouvoir couvrir leur propre somnolence en considérant leurs prédécesseurs avec hauteur et en bavardant avec de grandes phrases philosophiques. Le communisme vient tout juste de surgir en Allemagne, et déjà il est accaparé par toute une nuée d'esprits spéculatifs, qui croient avoir fait merveille quand ils ont traduit en langage de la logique hégélienne des propositions devenues déjà choses du quotidien en France et en Angleterre, et ils dépêchent de par le monde cette nouvelle sagesse comme quelque chose que l'on n'a jamais vu, comme la « véritable théorie allemande », pour pouvoir ensuite à leur aise couvrir de fange la «mauvaise praxis » et les systèmes sociaux, qui «prêtent à rire », des Français et Anglais bornés. Cette théorie allemande toujours prête qui a eu le bonheur ineffable d'avoir pu se frotter un peu à la philosophie de l'histoire de Hegel et d'être cataloguée dans le schéma des catégories éternelles par quelque professeur aride de Berlin, qui peut-être a feuilleté Feuerbach, quelques écrits communistes allemands et Monsieur Stein sur le socialisme français. Sans se donner beaucoup de mal, cette théorie allemande de la plus basse qualité a déjà mis en système hermétique le socialisme et le communisme français selon Monsieur Stein : après leur avoir assigné une petite place parmi tous les autres systèmes, elle les a [14] « dépassés » et « abolis » dans la « phase supérieure de développement » de la « théorie allemande » toujours parfaite et achevée. Naturellement, il ne vient pas le moins du monde à l'esprit de ces messieurs de se familiariser quelque peu avec le sujet, qu'ils veulent aussitôt dépasser, en étudiant Fourier, Saint-Simon, Owen et les communistes français : les maigres extraits de Monsieur Stein sont largement suffisants pour assurer la brillante victoire de la théorie allemande sur les boiteux projets des étrangers [[23]](#footnote-23).

Face à cette arrogance comique de la théorie allemande qui ne veut pas périr, il est tout à fait nécessaire de mettre une bonne fois devant les yeux des Allemands ce qu'ils doivent à l'étranger depuis qu'ils se sont penchés sur les questions sociales. Parmi tous les pompeux discours que l'on trouve maintenant dans la littérature allemande sous les titres de principes fondamentaux du vrai et pur socialisme allemand et du communisme théorique, il n'est jusqu'ici nulle pensée qui soit née en terre allemande. Ce que les Français ou les Anglais ont dit il y a déjà dix, vingt, voire quarante ans – et ils l'ont dit fort bien, très clairement et dans une langue très belle – voilà ce que les Allemands commencent depuis un an maintenant à apprendre par petits bouts et à hégélianiser, ou bien, dans le meilleur des cas, ils l'ont réinventé après coup et fait imprimer sous une forme bien plus mauvaise et abstraite, comme s'il s'agissait d'inventions tout à fait nouvelles. Je ne fais pas exception pour mes écrits.

Ce qui est particulier aux Allemands est simplement la méchante forme, abstraite, incompréhensible et impropre sous laquelle ils ont exprimé ces pensées. Et comme il sied à d'authentiques théoriciens, ils n'ont jugé digne de leur « prise de conscience », à part quelques principes tout à *tout à fait* *généraux,* que ce qu'il y avait de plus mauvais et de plus abstrait chez les Français : la schématisation de la société future, les *systèmes sociaux.* Ilsne connaissent encore presque rien des Anglais. L'aspect le meilleur, la *critique de la présente société,* qui est la base réelle, la tâche première de celui qui s'attaque aux questions sociales, ils l'ont mis tranquillement de côté. Sans parler de ce que ces sages théoriciens se plaisent à citer avec un semblable dédain – si même ils le mentionnent – le seul Allemand qui ait réellement fait quelque chose : *Weitling* [[24]](#footnote-24)*.*

Je voudrais mettre sous les yeux de ces sages un petit chapitre de Fourier, dont ils pourraient prendre exemple. Il est vrai, Fourier n'est pas parti de la théorie hégélienne et n'a donc pas pu atteindre à la connaissance de la vérité absolue, ni même au socialisme absolu ; il est vrai, à cause de cette carence, Fourier s'est hélas laissé induire à mettre à la place de la méthode absolue celle des séries, et c'est pour cela qu'il en est arrivé à inventer la métamorphose de la mer en limonade, les couronnes boréale et australe, l'anti-lion et l'accouplement des planètes [[25]](#footnote-25). Mais, même s'il en était ainsi, je préfère croire avec le joyeux Fourier à toutes ces histoires, plutôt qu'au règne absolu des esprits, où il n’existe pas de limonade, à l'identité de l'être et du néant et à l'accouplement des catégories éternelles. Le non-sens français est au moins allègre, tandis que le non-sens allemand est morose et profond. Et puis Fourier a critiqué les actuels rapports sociaux avec une telle acuité, un tel esprit et un [15] tel humour que l'on est tout disposé à lui passer ses fantaisies cosmologiques, qui reposent du reste sur une conception géniale du monde [[26]](#footnote-26).

Le fragment que je présente ici se trouvait parmi les écrits posthumes de Fourier et a été imprimé dans le premier numéro de *La* *Phalange* [[27]](#footnote-27) que les fouriéristes ont publié au commencement de 1845. Je laisse de côté ce qui a trait au système positif de Fourier et ce qui est moins essentiel et, en général, je procède aussi librement qu'on doit le faire avec les socialistes étrangers pour rendre leurs écrits, qui sont toujours conçus à des fins déterminées, accessibles au public extérieur aux cercles socialistes. Ce fragment n'est pas, et de loin, le plus génial que Fourier ait écrit, ni même ce qu'il a écrit de meilleur sur le commerce – et cependant aucun socialiste ou communiste allemand, excepté Weitling, n'a encore écrit quelque chose qui ressemble même de loin à ce brouillon.

Afin d'épargner au public allemand la peine de lire lui-même *La Phalange,* je dirai que ce périodique est une pure spéculation commerciale des fouriéristes et que les manuscrits publiés de Fourier sont de valeur fort inégale [[28]](#footnote-28). Messieurs les fouriéristes qui publient cette revue sont devenus allemands, des théoriciens solennels qui, au lieu de l'humour avec lequel leur maître a décrit le monde bourgeois, prennent le masque de la gravité sainte, profonde et aride des hommes de science, ce pourquoi ils sont à juste titre raillés en France et... appréciés en Allemagne. L'échafaudage des triomphes imaginaires du fouriérisme, qu'ils dressent dans le premier numéro de *La Phalange*,pourrait transporter de ravissement un professeur enseignant la méthode absolue.

Les passages que j'ai traduits commencent par une phrase déjà publiée dans la [*Théorie des quatre mouvements*](http://dx.doi.org/doi%3A10.1522/25053813)*.* Dans cet ouvrage se trouvent également de longs passages du fragment ci-dessous, mais je n'en donnerai que le strict nécessaire [[29]](#footnote-29).

[16]

TEXTE DE FOURIER
SUR LE PARASITISME COMMERCIAL
ET LA BANQUEROUTE

I [[30]](#footnote-30)

[Retour à la table des matières](#tdm)

Nous touchons à l'endroit sensible de la Civilisation : c'est une pénible tâche que d'élever la voix contre la folie du jour, contre des chimères qui sont en pleine vogue. Parler aujourd'hui contre les ridicules commerciaux, c'est s'exposer à l'anathème, comme si l'on eût parlé au douzième siècle contre la tyrannie des papes et des barons. S'il fallait opter entre deux rôles dangereux, j'estime qu'il y aurait moins de risques à offenser un souverain par de fâcheuses vérités qu'à offenser le génie mercantile, qui règne en despote sur la Civilisation et sur les souverains mêmes. Ce n'est jamais au plus fort de l'engouement qu'on porte des jugements sains en affaires sociales : témoin les systèmes commerciaux. Une légère analyse va prouver qu'ils dépravent et désorganisent en tous sens la Civilisation, et qu'en matière de commerce, comme en tout autre, on s'égare de plus en plus sous les auspices des sciences incertaines. La controverse commerciale ne date guère que d'un demi-siècle, et ses auteurs ont déjà fourni des milliers de volumes, sans s'apercevoir que le mécanisme du commerce est organisé au rebours du sens commun. Il subordonne le corps social à une classe d'agents parasites et improductifs, qui sont les négociants. Toutes les classes essentielles, le propriétaire [[31]](#footnote-31), le cultivateur, le manufacturier et même le gouvernement, se trouvent maîtrisées par une classe accessoire, par le négociant, qui devrait être leur inférieur, leur agent commissionné, amovible et responsable, et qui pourtant dirige et entrave à son gré tous les ressorts de la circulation.

Sur d'autres erreurs que celles du commerce, les corps savants et l'opinion sont assez traitables ; on convient généralement que les systèmes philosophiques sont des illusions dangereuses, que nos prétentions de perfectibilité sont démenties par l'expérience, que nos théories de liberté sont incompatibles avec la Civilisation, que nos vertus sont des comédies sociales, que notre législation est un dédale ; on badine même sur une controverse de mode, l'idéologie. Mais l'ergotisme commercial, ses doctrines de Balance, Contrepoids, Garantie, Équilibre, sont devenues l'arche sainte devant qui tout s'incline. C'est donc l'illusion qu'il est indispensable de dissiper (…)

[17]

Il est nécessaire de démontrer préalablement que nos systèmes de commerce, objets d'un stupide respect, sont l'antipode de la vérité, de la justice, et par conséquent de l'unité (…)

Il est difficile de déclarer à un siècle que l'opération qu'il a considérée comme effort de sagesse, le système commercial, est un sceau d'ignorance imprimé sur toute sa politique, à n'en juger que d'après les résultats connus : monopoles maritime et fiscal, accroissement des dettes publiques, banqueroutes graduées par les papiers monnaie, fourberies croissantes en toutes relations. L'on peut déjà vouer à l'infamie le mécanisme de libre commerce ou libre mensonge, véritable anarchie industrielle, puissance monstrueuse ! (…)

Comment se fait-il que la classe la plus mensongère du corps social soit la plus protégée par les apôtres de la vérité ? Comment se fait-il que des savants qui nous excitent à mépriser les richesses ne prônent aujourd'hui que la classe qui marche à la fortune *per fas et nefas* [[32]](#footnote-32), la classe des agioteurs et accapareurs. Les philosophes s'accordaient jadis à blâmer certaines corporations qui, pourvues d'une conscience accommodante, prétendaient que *prendre n'est pas voler*. Comment sont-ils devenus les apologistes d'une classe plus immorale encore, quand elle prétend que trafiquer n'est pas mentir, que duper l'acheteur n'est pas le voler, qu'agioter, accaparer, n'est pas spolier la classe productive, enfin qu'on doit travailler uniquement pour l'argent et non pas pour la gloire ; c'est le refrain des marchands, qui disent en chorus : « Nous ne travaillons pas pour la gloire. » [[33]](#footnote-33) Faut-il s'étonner que les sciences modernes se soient fourvoyées en épousant la cause de gens qui professent de pareils principes ? (…)

[Le commerce a différentes formes selon les différentes époques sociales ; comme il est le pivot de toute vie sociale, il existe aussitôt qu’un état social est constitué. Un peuple devient social, forme une société dès le moment où il commence à échanger. C’est pourquoi le commerce existe déjà dans l’état de Sauvagerie, où il prend la forme du troc direct. Sous le Patriarcat, il devient trafic indirect ; dans la Barbarie, se constituent les monopoles, les maximations et fixations de prix, et les réquisitions forcées par le gouvernement ; dans la Civilisation, c’est la concurrence individuelle ou lutte mensongère et complicative qui est le fondement de la méthode commerciale.]

 [Nous n’avons rien de particulier à dire sur le troc direct des sauvages, qui ne connaissent pas de numéraire.] Tel qui a fait bonne chasse, troque une pièce de gibier contre des flèches fabriquées par tel autre qui, n'ayant pas chassé, a besoin de comestibles. Ce procédé est échange et non pas commerce.

 [Le second procédé, le trafic indirect,] est le commerce originel. Il s'opère par un intermédiaire qui devient propriétaire de ce qu'il n'a point produit et ne veut point consommer. Cette méthode, bien que vicieuse et laissant pleine marge à l'arbitraire, est excessivement utile dans les trois cas suivants :

1° Dans les pays neufs, où il n'existe que de la culture sans manufactures : toutes les colonies sont dans ce cas à leur début.

2° Dans les pays difficiles comme la Sibérie ou les déserts de l'Afrique : un marchand qui brave les intempéries pour porter au loin les objets nécessaires est un homme très précieux.

3° Dans les pays opprimés, entravés, où les Bédouins rançonnent et dévalisant les caravanes et égorgent souvent le marchand : on doit toute protection à celui qui brave ces périls pour approvisionner un pays lointain. Si un tel marchand fait fortune, il l'a bien mérité.

[18]

Les marchands, dans ces divers cas, ne sont ni agioteurs ni accapareurs ; ils ne brocantent point entre eux les objets destinés à la consommation. Dès leur arrivée, ils les présentent franchement au consommateur dans un bazar ou sur une place publique ; enfin ils sont accélérateurs du mouvement industriel. Ils veulent gagner, rien n'est plus juste en civilisation : celui qui a semé mérite de recueillir. Mais il est bien rare que les marchands se bornent à cette fonction. Isolément ou combinément, ils intriguent pour entraver la circulation et hausser immédiatement les prix.

Le vice commercial commence au point où les intermédiaires deviennent parasites par excès de nombre et sont d'intelligence pour détourner les denrées, les faire enchérir sous prétexte d'une rareté qui n'est que factice, enfin spolier à la fois le producteur et le consommateur par des menées d'agiotage au lieu de les servir par une franche entremise. Nous voyons encore cette franchise dans nos petits marchés de campagne et de ville. Celui qui achète un cent de veaux ou de moutons est un entremetteur utile à vingt paysans qui iraient perdre des journées pour les vendre à la ville. Si, arrivé au marché, il étale franchement ses bestiaux, c'est rendre service aux consommateurs ; mais si, par des astuces quelconques, il s'entend avec d'autres amis du commerce pour cacher les trois quarts des moutons, dire aux bouchers que les moutons sont rares, qu'il n'y en a plus que pour quelques amis , user de ce prétexte pour les vendre moitié en sus de la valeur, semer l'alarme parmi les acheteurs, puis ramener en scène pièce à pièce les moutons qu'on avait cachés, les vendre à un prix exorbitant au moyen des alarmes répandues, et rançonner ainsi les consommateurs, un tel ordre de choses ne sera plus le trafic simple ou étalage franc et sans intrigue : il y aura trafic composé, dont les astuces, variées à l'infini, fournissent les trente-six vices caractéristiques de notre système commercial et équivalent à un monopole légal. Si par astuce on s'empare de tout le produit pour le faire enchérir, c'est ravir par l'intrigue plus que ravit le monopole à main armée.

Je ne m'arrête pas à la méthode qui est celle des barbares. Elle comprend les maximations, réquisitions et monopoles qui sont encore très en usage dans l'état civilisé. J'ai dit ailleurs que les périodes sociales engrènent de procédés ; il ne faut donc pas s'étonner que la Civilisation emprunte à la période inférieure, comme à la supérieure. (…) Ainsi, notre mécanisme commercial civilisé est un amalgame des caractères de toutes périodes, mais où dominent spécialement les caractères de l’époque civilisée – plus odieux encore que ceux de Barbarie parce que sous un masque de légalité, notre commerce n'est qu'un brigandage organisé et légitimé, au moyen duquel les acquéreurs intermédiaires peuvent se concerter pour causer des disettes factices de toutes denrées, et spolier ainsi producteurs et consommateurs à la fois, pour élever subitement les fortunes scandaleuses de 50 millions, dont les détenteurs se plaignent encore qu'on ne protège pas le commerce et que les marchands ne peuvent pas vivre, qu'il ne se fait rien, que l'État est perdu si un marchand est réduit à ne gagner que 50 millions !

Entretemps, une science nous enseigne qu'il faut leur laisser pleine liberté. Laissez faire les marchands, nous dit-on ; sans cette liberté, tel accapareur qui n'a gagné que 50 millions serait peut-être borné à un million. Sa respectable famille serait obligée de vivre sur 50 mille francs de rente.

*Dii, talem avertite casum !* [[34]](#footnote-34) (…)

Le mépris du commerce, mépris inné chez tous les peuples, avait régné chez toutes les nations réputées honorables, sauf exception de quelques peuplades maritimes, composées de trafiquants tirant parti des exactions et friponneries mercantiles. Athènes, Tyr et Carthage, qui [19] en profitèrent, ne durent pas se railler : chacun s'abstient des plaisanteries sur les voies par lesquelles il s'est enrichi, et ce ne sera guère le financier qui se moquera de l'art d'ajouter des zéros sur les comptes, ou de laisser prendre ses registres par l'ennemi, à qui on n'abandonne pas sa caisse, quoiqu'on la dise abandonnée avec les registres.

Au fait, le commerce, chez les anciens comme chez les modernes, fut l'objet des railleries de toutes les classes honorables. Comment estimer une profession tout astucieuse, des hommes dont chaque parole est un mensonge et qui avec ce bel art gagnent subitement des millions, tandis que l'honnête propriétaire, faisant valoir un domaine à force d'expérience et de fatigues, obtient à peine une légère augmentation de son petit revenu ?

Cependant depuis un siècle, une science nouvelle, dite l'Économisme, a élevé au faîte des honneurs les trafiquants, agioteurs, accapareurs, usuriers et banqueroutiers, monopoleurs et parasites commerciaux ; les gouvernements, de plus en plus obérés et toujours aux expédients pour emprunter, ont été obligés de déguiser leurs mépris et de ménager cette classe de sangsues mercantiles qui tient le coffre-fort de la Civilisation et qui pompe tous les trésors de l'industrie agricole et manufacturière sous prétexte de la servir. Il est bien vrai, et je l'ai dit, que le commerce fait un service de transport, approvisionnement et distribution, mais qu'il opère comme un valet qui, faisant un travail réel de la valeur de 1.000 francs, volerait à son maître 10.000 francs par an, dix fois plus qu'il ne lui produirait.

Ainsi qu'un jeune dissipateur méprise en secret mais salue très humblement le Juif chez qui il va de semaine en semaine se faire écorcher, de même les gouvernements modernes ont dû faire trêve de mépris visible pour le commerce, d'autant mieux accrédité qu'il a l'art de se confondre avec ces manufacturiers dont il est le spoliateur. Les économistes, qui ont trouvé dans ce tripot mercantile une pépinière de nouveaux dogmes, une mine à systèmes, ont renversé la morale et ses visions de vérité pour introniser leurs favoris, les agioteurs et accapareurs. Là-dessus tous les savants ont rivalisé d'humilité. D'abord la science commence à les admettre comme pairs ; Voltaire dédia une tragédie à un marchand anglais. Aujourd'hui ces agioteurs feraient de beaux éclats de rire si un savant prenait la licence de leur dédier une tragédie. L'agiotage a levé le masque, il n'a plus besoin de l'encens des savants ; il veut la participation secrète, et bientôt légale, au gouvernement. Aussi nous avons vu qu'au Congrès d'Aix-la-Chapelle [[35]](#footnote-35) on ne pouvait rien décider avant l'arrivée de deux banquiers.

Les systèmes économiques, en exaltant le veau d'or du commerce, ont-ils détruit ce mépris naturel que les peuples ont pour lui ? Non, le commerce est toujours en secret un objet de mépris pour la noblesse, le clergé, le propriétaire, le magistrat, le jurisconsulte, le savant, l'artiste, le militaire, et toutes les classes qui méritent considération. En vain leur a-t-on prouvé par des fatras de sophismes qu'il fallait révérer les sangsues d'agiotage, il règne toujours un dédain naturel pour cette classe de parvenus. Chacun cède à l'ascendant d'un dogme soutenu par la fortune, mais chacun, en secret, continue à mépriser l'hydre mercantile, qui ne s'en soucie et poursuit le cours de ses envahissements.

D'où vient que notre siècle, qui a publié des ouvrages sur les crimes de tant de classes de citoyens, même sur les crimes des Fédérés qui n'existeront qu'un mois en 1815 [[36]](#footnote-36), d'où vient, dis-je, que ce siècle qui, dans ses collections et publications des crimes, n'a pas même épargné les rois et les papes, n'a jamais eu l'idée de publier les crimes des marchands ? On entend [20] cependant les écrivains déclarer à l'unanimité qu'ils cherchent un sujet. Pour leur prouver la fécondité de celui-ci, j'analyserai méthodiquement un seul des (36) crimes du commerce (…)

[Ces 36 caractères condamnables de notre commerce sous la domination de la concurrence individuelle et de la lutte complicative et mensongère sont les suivants :]

TABLE SYNOPTIQUE
DES CARACTÈRES DU COMMERCE CIVILISÉ

Pivots : la propriété intermédiaire et l'incohérence agricole.

1. La duplicité d'action.

2. L'estimation arbitraire.

3. La licence de fourberie.

4. L'insolidarité.

5. La distraction des capitaux.

6. Le salaire décroissant.

7. L'engorgement factice.

8. L'abondance dépressive.

9. L'empiètement inverse.

10. La politique éversive.

11. L'engourdissement ou discrédit [répercussion].

12. La monnaie fictive.

13. La complication fiscale.

14. Le crime épidémique.

15. L'obscurantisme.

16. Le parasitisme.

17. L'accaparement.

18. L'agiotage.

19. L'usure.

20. Le travail infructueux.

2l. Les loteries industrielles.

22. Le monopole corporatif affilié.

23. Le monopole fiscal ou régie forcée par altération.

24. Le monopole exotique ou colonial.

25. Le monopole maritime brut.

26. Le monopole féodal, castique[[37]](#footnote-37).

27. La provocation.

28. La déperdition.

29. L'altération.

30. La lésion sanitaire.

3l. La banqueroute.

32. La contrebande.

33. La piraterie.

34. Les maximations et réquisitions.

35. L'esclavage spéculatif.

36. L'égoïsme général.

[Nous ne voulons considérer ici dans le détail que l’un de ces 36 caractères, la Banqueroute ; mais je dirai d’abord quelques mots au sujet de quelques autres.]

[21]

II.FAUSSETÉ DES PRINCIPES ÉCONOMIQUES SUR LA CIRCULATION

(démontrée par l'examen des 3 caractères 7, 8, 12 du tableau : Engorgement factice, abondance dépressive, monnaie fictive).

[Retour à la table des matières](#tdm)

Notre siècle, si fécond en théories sur le mouvement industriel, ne sait pas encore distinguer la circulation de l'engorgement, ni admettre dans l'analyse de la circulation les différences d'intermittente et continue, de simple et composée. Sans nous engager dans ces distinctions arides, commençons à faire parler les faits, d'où nous déduirons des principes opposés à ceux de l'économisme sur ce qui touche à la circulation.

Les gouvernements, comme les peuples, s'accordent à penser qu'on doit punir de mort les faux monnayeurs soit en numéraire, soit en effets publics. Aussi condamne-t-on à la même peine le contrefacteur de billets de banque ou de pièces monnayées. Précaution fort sage. Mais pourquoi le commerce jouit-il de ce droit de fausse monnaie dont l'exercice conduit au gibet d'autres citoyens ?

Toute lettre de change émise par un négociant est éventuellement une fausse monnaie, car il est très-incertain qu'elle soit payée. Tous ceux qui méditent une banqueroute inondent la circulation de leurs lettres de change sans avoir aucune intention de les payer. Ils ont, par le fait, fabriqué et répandu de la fausse monnaie.

Objectera-t-on que les autres citoyens jouissent du même privilège ; qu'un propriétaire a, comme un négociant, le droit de mettre en circulation des lettres de change ?

Il n'en est rien. Un propriétaire n'a point cette faculté. En effet, un droit est illusoire quand on ne peut pas l'exercer. Témoin le droit constitutionnel qu'a le peuple à la souveraineté. En dépit de cette fastueuse prérogative, le plébéien n'a pas même la faculté de dîner s'il n'a pas le sou en poche. Cependant il y a fort loin de la prétention de souveraineté à la prétention de dîner. Ainsi beaucoup de droits existent en écrit, mais non pas en réalité, et leur concession devient une insulte pour celui qui ne peut pas obtenir des droits cent fois moindres.

Telle est la situation du propriétaire quant à l'émission des lettres de change. Il a le droit d'en émettre, comme le plébéien a le droit de prétendre à la souveraineté ; mais posséder le droit ou exercer le droit sont deux choses bien différentes. Si le propriétaire veut émettre des lettres de change, il ne trouve point de *preneur sans garantie*, et il est traité comme un homme qui émettrait de la fausse monnaie. On exige de lui une concession d'hypothèque sur un domaine bien franc, et en outre des intérêts usuraires. À ce prix, on négocie ses billets à ordre qui, étayés de cette manière, sont une monnaie de valeur réelle et non pas une monnaie fictive comme celle d'un tripotier qui, à titre d'ami du commerce, trouve moyen d'émettre pour un million d'effets négociables quand il ne possède pas le centième, pas 10.000 francs à assigner en garantie du million de traites en billets qu'il a mis en circulation.

Signalons ici la duperie des gouvernements qui se laissent exclure de cette faculté en la garantissant aux tripotiers. (…) Si un négociant qui ne possède que 40.000 francs de garantie réelle est autorisé et protégé quand il émet capricieusement des effets pour la valeur d'un million, s'il jouit de la prérogative d'émettre cette masse d'effets sans que la loi ait le droit de s'enquérir de ses emplois, de ses moyens de garantie, le fisc, selon la proportion, devrait jouir du droit d'émettre pour un milliard d'effets quand il présente une garantie réelle de dix millions. Cependant, si un gouvernement effectue cette émission sans consulter l'opinion, sans lui faire part de ses motifs, il verra son crédit perdu, son empire en proie aux commotions politiques, et pourtant il n'aura fait qu'user du privilège commercial dont usent tant d'intrigants qui souvent ne présentent pas même le centième de garantie, et sont au-dessous de leurs affaires.

[22]

On va répondre que ces intrigants savent persuader les sots, capter leur confiance ; on pose donc en principe commercial que l'art de surprendre et spolier les gens confiants doit jouir de toute protection, et que cette protection doit être exclusive pour le négociant, sans s'étendre au gouvernement. Je ne prétends pas qu'on doive l'accorder à l'un et à l'autre, mais qu'on devrait interdire ce bel art aux négociants comme aux gouvernants.

Il résulte de ces observations que le négociant jouit de la faculté de monnaie fictive en lettres de change (12e caractère), délit équivalent à celui de fausse monnaie, pour lequel on envoie au gibet les autres classes de fripons, et que le système commercial des civilisés légalise et protège l'émulation de fourberies (3e caractère). (…)

Sur le reproche de monnaie fictive, licence d'émettre de la fausse monnaie, l'on répondra, comme sur les autres chefs d'accusation : « Qu'il faut des marchands pour effectuer la circulation, et que si on entrave ces agents, les relations deviennent impossibles ; un État voit s'anéantir le crédit public et péricliter toutes les branches d'industrie. » Il est bien vrai que le commerce a la propriété de river nos fers quand le corps social fait mine de résistance. Dès qu'une mesure administrative gêne les machinations du commerce, il resserre le crédit, paralyse la circulation, et il en résulte que l'État, en croyant remédier à un vice, n'a fait qu'en créer de nouveaux. Cet effet est désigné au tableau sous le nom de *Répercussion* (11° caractère).

On s'appuie de ce péril pour établir le principe : Laissez faire les marchands ; leur pleine liberté est le garant de la circulation. Principe très faux, puisque leur pleine liberté engendre toutes les menées [préjudiciables] à la circulation, comme agiotage, accaparement, banqueroute, et autres, d'où résultent les deux caractères :

7. Engorgement factice.

8. Abondance dépressive.

Examinons l'influence de ces deux caractères contre la circulation. [Le commerce ne se contente pas de faire passer les marchandises des mains des producteurs dans celles des consommateurs] : il intrigue par accaparement et agiotage, établit une rareté factice des denrées peu abondantes. En 1807, une manœuvre d'agiotage éleva subitement le prix du sucre à 5 francs pendant le mois de mai, et ce même sucre tomba à 2 francs en juillet, quoiqu'on n'eût reçu aucun approvisionnement nouveau. Mais on avait déjoué l'agiotage par une fausse nouvelle qui ramena le sucre à sa juste valeur en faisant cesser les intrigues et terreurs factices de pénurie. On les voit s'exercer chaque jour sur quelque denrée, qu'elles raréfient sans qu'il y ait rareté réelle. En 1812, quand la récolte fut assurée et les accapareurs déçus, on vit tout à coup sortir de leurs magasins d'immenses quantités de grains et farines. Ces comestibles ne manquaient donc pas, et il n'y avait aucun risque de famine si la distribution eût été sagement opérée. Mais le commerce a la propriété d'engorger par anticipation sur le péril, en créant des terreurs paniques et une pénurie factice. (…)

Même effet a lieu dans le cas d'abondance, où le commerce engorge par crainte factice de superflu. Dans le premier cas, il opérait positivement en achetant et distrayant les denrées ; dans le deuxième cas, il opère négativement en ne les achetant pas et les laissant tomber à si vil prix que le fermier n'en obtient pas l'équivalent des frais de culture. De là naît le caractère 8, *Abondance dépressive*.

Le commerce répond qu'il n'a que faire d'acheter quand il n'entrevoit pas de bénéfice et qu'il ne fera pas la folie de se charger de grains dont rien n'annonce la hausse, tandis qu'il peut employer plus utilement ses capitaux à tels objets dont la rareté facile à accroître par accaparement lui promet du bénéfice.

[23]

Voilà des principes commodes et plaisants dans un système social où il n'est bruit que de garanties réciproques. Le commerce est donc dispensé quand il lui plaît de servir le corps social. Il est comparable à une armée qu'on autoriserait à refuser de se battre quand il y aurait du péril et à ne servir que pour son propre intérêt, sans acception de celui de l'État. Telle est notre politique mercantile, stipulant les engagements en mode simple et d'un seul côté. (…)

En 1820, le blé est tombé au-dessous de 3 francs la mesure dans divers pays où le cultivateur ne peut pas couvrir ses frais et impositions si le blé ne s'élève pas à 4 francs. Cet inconvénient n'aurait pas eu lieu si le commerce de France, profitant de la fertilité, eût acheté un approvisionnement anticipé pour nourrir une demi-année 30 millions d'habitants. Cette masse de réserve, détournée de la circulation et fermée en silos, aurait soutenu le prix du restant des grains ; le cultivateur n'aurait pas été froissé par l'avilissement et la stagnation de ses denrées. (…) [Mais notre système opère en sens contraire ; il aggrave les vices de l'abondance et aggrave les maux de la disette, et il agit ainsi de façon destructive des deux côtés.]

J'ai choisi ce 8e caractère, l’*Abondance dépressive*, pour faire comprendre que le mode commercial actuel a des vices négatifs comme des positifs, et que souvent il pèche par défaut d'intervention, lacune d'un service qui lui est très possible ; car s'il faut 500 millions pour accaparer les blés dans une disette, on les trouvera à l'instant ; mais s'il faut cette somme pour une mesure préservatrice comme les greniers d’abondance, on ne trouvera pas 500 écus. Il n'y a ni réciprocité ni garantie dans le pacte conclu entre le corps social et le corps commercial. Celui-ci ne sert que ses propres intérêts et non ceux de la société. De là vient que les nombreux capitaux qu'il emploie sont un larcin fait à l'industrie générale. J'ai classé ce larcin au 5° caractère sous le titre de *Distraction des capitaux* dans le tableau.

(…) Ainsi, il n'existe de la part du commerce aucun engagement avec le corps social, qui se livre pieds et poings liés à la voracité du minotaure, et lui garantit la gestion despotique des capitaux et des denrées. Après tant de déclamations contre le despotisme, on n'a pas encore aperçu le véritable, qui n'est autre que celui du commerce, vrai satrape du monde politique ! (…)

[Si nous résumons, il s’ensuit] que le mécanisme civilisé assure aux marchands pleine impunité pour le crime de fausse monnaie qui est puni de mort chez les autres classes, et que l'impunité de ce crime est garantie aux marchands, sous prétexte d’un secours qu’ils paraissent prêter à la circulation et qu’ils lui refusent en double sens analysé, positivement, par l’engorgement factice, négativement, par l’abondance dépressive.

À cette fausseté des résultats se joint l’absence de principes. Les économistes avouent que leur science n’a pas de principes fixes, et c’est n’en pas avoir que d’accorder pleine liberté à une classe d’agents très dépravés comme les marchands (…).

[La conséquence de tout cela est] que le mouvement commercial s’opère par saccades, bouffées, surprises et excès de toute espèce, tels qu’on les voit dans le mécanisme actuel du commerce, qui n’établit qu’une circulation intermittente, sans graduation régulière, sans équilibre ni garanties.

Un résultat plaisant de ce désordre est que le peuple ose reprocher au gouvernement des [abus] de finance qu'il n'ose pas reprocher au commerce. Témoin les deux banqueroutes des billets de Law et des assignats[[38]](#footnote-38). C'étaient des banqueroutes graduées ; on les voyait venir de [24] fort loin, on pouvait se mettre en garde par un sacrifice partiel. Malgré ces chances d'atténuation, l'opinion n'a fait aucun quartier. Elle a déclaré avec raison que les billets de Law et les assignats étaient une fausse monnaie, une spoliation à main armée.

Pourquoi tolère-t-elle débonnairement chez le négociant les distributions de fausse monnaie qu'elle n'excuse pas chez le gouvernement, lors-même qu'il prend la précaution de graduer la banqueroute par une dépréciation lente qui ménage des chances évasives aux porteurs de billets ? Ces chances ne sont pas ouvertes aux porteurs d'effets commerciaux. La banqueroute les frappe comme un coup de foudre. Tel qui s'est endormi avec 300.000 f. se réveille avec 100.000 f. par suite d'une faillite. La Convention a imité cette manœuvre dans l'opération du Tiers consolidé [[39]](#footnote-39) ; on n'a cessé de la lui reprocher comme un vol bien constaté. On maintient pourtant à chaque négociant le droit de commettre des spoliations bien plus vexatoires et d'enlever dans une faillite les deux tiers de ce qu'il a reçu, tandis que la Convention frustrait des deux tiers de sommes qu'elle n'avait pas touchées. Combien les crimes du commerce deviennent révoltants quand on les compare avec les autres scélératesses politiques, même avec les plus odieuses (…) !

Les détails qui vont suivre constateront que la politique moderne, en livrant le commerce à des marchands libres, dégagés de tout devoir, a mis le loup dans la bergerie et provoqué les brigandages de toute espèce.

[Passons à présent à la Banqueroute afin de la présenter ici de façon plus approfondie.]

III.HIÉRARCHIE
DE LA BANQUEROUTE

[Retour à la table des matières](#tdm)

Quand un crime devient très fréquent, on s'habitue à le voir sans aucune émotion. Dans l'Italie ou l'Espagne, on voit très froidement un sicaire poignarder la victime désignée, et jouir de l'impunité en se retirant dans une église. (…) En Italie on voit les pères mutiler et assassiner leurs enfants pour leur perfectionner la voix. Les ministres d'un Dieu de paix encouragent ces cruautés, en affectant au service des autels ces malheureuses victimes de l'avidité paternelle. [De telles abominations exciteraient l'horreur de toute autre nation civilisée, si elles y étaient commises – en retour, celle-ci aura d’autres coutumes révoltantes qui feraient bouillir le sang d’un Italien.]

Si les coutumes et les opinions dans l'ordre civilisé sont si différentes de nation à nation, combien doivent-elles différer [d’une époque sociale à l’autre] ? Et combien les vices tolérés en civilisation sembleraient-ils odieux dans des sociétés moins imparfaites ? On aurait déjà peine à croire que des empires qui se disent policés (…) aient pu tolérer un instant des abominations comme la banqueroute.

La banqueroute est la friponnerie la plus ingénieuse et la plus impudente qui ait jamais existé : elle assure à tout négociant la faculté de voler au public une somme proportionnée à sa [25] fortune ou à son crédit. De sorte qu'un homme riche peut se dire : je m'établis commerçant en 1808, je veux à pareil jour en 1810, voler tant de millions à qui il appartiendra.

Laissons à part un incident actuel, le nouveau code français, d'après lequel on se promet de réprimer la banqueroute : comme les opinions ne s'accordent point sur cette espérance, et qu'on indique déjà les moyens d'éluder les nouvelles lois, attendons que l'expérience en ait décidé, (…) et provisoirement raisonnons sur ce qui nous est connu, sur les désordres causés par le système philosophique, par le principe : « Laissez aux commerçants une entière liberté, sans exiger aucune garantie sur la prudence, la probité et la solvabilité de chacun d'entre eux ».

De là est née entre autres abus la banqueroute, vol bien plus odieux que le vol de grand chemin ; on s'est pourtant habitué à la tolérer, à tel point qu'on reconnaît des *banqueroutes honnêtes*,celles où le spéculateur n'enlève que moitié. (…)

Passons au tableau détaillé de cette prouesse fort peu connue dans l'antiquité. Elle a pris depuis un essor brillant. Elle présente aux analystes une série de développements qui vont déposer en faveur de nos progrès vers la perfectibilité.

Hiérarchie de la banqueroute
– Caractère 31° - Crimes du commerce –

Série libre en 3 ordres, 9 genres, 36 espèces.

- AILE DROITE OU ASCENDANTE. TEINTES LÉGÈRES.

I. *Les Innocents*.

1/ La Banqueroute enfantine.

2/ La Banqueroute en Casse-cou.

3/ La Banqueroute en Tapinois.

4/ La Banqueroute Posthume.

II. *Les Honorables*.

5/ La Banqueroute en Oison.

6/ La Banqueroute en Visionnaire.

7/ La Banqueroute Sans principes.

III. *Les Séduisants*.

8/ La Banqueroute à l’Amiable.

9/ La Banqueroute de Bon ton.

10/ La Banqueroute Galante.

11/ La Banqueroute de Faveur.

12/ La Banqueroute Sentimentale.

- CENTRE DE SÉRIE. TEINTES GRANDIOSES.

IV. *Les Tacticiens*.

13/ La Banqueroute Cossue.

14/ La Banqueroute Cosmopolite.

15/ La Banqueroute de haute Espérance.

16/ La Banqueroute Transcendante.

17/ La Banqueroute en Echelon.

V. *Les Manœuvriers*.

18/ La Banqueroute en Feu de file.

19/ La Banqueroute en Colonnes serrées.

20/ La Banqueroute en Ordre profond.

21/ La Banqueroute en Tirailleurs.

VI. *Les Agitateurs*.

[26]

22/ La Banqueroute de Grand genre.

23/ La Banqueroute au Grand filet.

24/ La Banqueroute en Attila.

- AILE GAUCHE OU DESCENDANTE. TEINTES ABJECTES.

VII *Les Sournois*.

25/ La Banqueroute d’Indemnité.

26/ La Banqueroute Hors de ligne.

27/ La Banqueroute Repiquée.

28/ La Banqueroute Béate.

VIII. *Les Barbouillons*.

29/ La Banqueroute d’Illusion.

30/ La Banqueroute en Invalide.

31/ La Banqueroute d’Ecrasement.

32/ La Banqueroute Cochonne.

IX. *Les Faux Frères*.

33/ La Banqueroute en Filou.

34/ La Banqueroute en Pendard.

35/ La Banqueroute en Borgnon.

36/ La Banqueroute Pour rire.

IV.AILE ASCENDANTE
DES BANQUEROUTIERS

[Retour à la table des matières](#tdm)

Dans un siècle très-dépravé, très-cupide, on s'exposerait au ridicule si, d'un ton de pédagogue, on déclamait contre les vices en crédit, la banqueroute. Il est plus sage de suivre le ton dominant et d'envisager les crimes sociaux sous le coté plaisant. Je vais donc prouver que la banqueroute est une friponnerie encore plus risible que ne l'ont cru ses protecteurs et fauteurs, qui ne voient que des gentillesses dans ses rapines mercantiles.

Tout est relatif dans le vice comme dans la vertu ; les brigands même ont leurs statuts sur la justice et l'honneur. Il ne faut donc pas s'étonner que les banqueroutiers admettent entre eux des principes et des gradations de gueuserie. C'est ce que j'ai cherché à faire ressortir dans cette distribution. J'ai dû, selon la règle usitée en série libre, diviser celle-ci en 3 corps : le 1° contenant les teintes légères, gracieuses ; le 2°, ou centre, les caractères imposants, sublimes ; le 3° les nuances peu saillantes, les espèces triviales. L'aile droite ou ascendante va ouvrir la marche.

- Les Innocents.

1/ La Banqueroute *enfantine* est celle d'un jouvenceau qui débute dans la carrière et fait étourdiment cette équipée sans tactique préparatoire. Le notaire a beau jeu d'accommoder l'affaire. Il la présente comme une folie de jeune homme, et dit : *«* *La jeunesse réclame votre indulgence.* » L‘esclandre devient une amusette publique, ces banqueroutes de jouvenceau étant toujours entremêlées d'incidents plaisants : usuriers dupés, harpagons mystifiés, etc.

Le failli de cette espèce peut hasarder force gueuseries, enlèvement de marchandises, emprunts scandaleux, vols de parents, amis, voisins ; tout est lavé par cet argument d'un compère, qui dit aux créanciers courroucés : « Que voulez-vous, c'est un enfant qui n'entend pas les affaires ; il faut passer quelque chose aux jeunes gens ; il se formera avec le temps. »

Ces banqueroutiers enfantins ont pour eux un grand appui, qui est la raillerie. On est très railleur dans le commerce ; on y est plus enclin à turlupiner les dupes qu'à critiquer les [27] fripons, et quand un failli peut mettre les rieurs de son côté, il est assuré de faire bien vite capituler la majorité des créanciers, et d'obtenir son traité d'emblée.

2/ La Banqueroute en *Casse-cou* : celle de certains débutants joueurs à quitte ou double, gens qui vont à bride abattue, brassant et spéculant sans rime ni raison, faisant une dépense énorme et tranchant du grand pour usurper d'emblée un crédit provisoire qu'on se ménage au moyen de quelques sacrifices cachés. Ces casse-cous, une fois engagés, accumulent sottise sur sottise, et finissent d'ordinaire par une fugue. L'affaire est excusée comme barbouillage, et facile à accommoder, en ce qu'elle prête à la plaisanterie comme la précédente.

Ces casse-cous sont fort communs en France, où ils sont décorés du nom de spéculateurs. Un jeu très sûr pour eux est de précipiter le dénouement de manière que la culbute ait lieu au moment où on les croit à peine installés, et où chacun leur confie une première affaire, en disant : « Oh ! Il ne manquera pas une première année. »

3/ La Banqueroute en *Tapinois*, par dessous main, est celle où le débiteur gêné propose un petit arrangement, une remise de 25%, ou bien des marchandises estimées 25% de trop. L'entremetteur observe aux créanciers que cela est très avantageux pour eux ; car, si on presse le quidam et qu'on l'oblige à faillir, il y aura au moins 50% à perdre.

On est très aheurté dans le commerce à ces sortes de comptes relatifs. On rencontre une foule de fripons qui, en vous volant 30%, vous prouvent que vous gagnez beaucoup en ce qu'ils ne vous en volent pas 50. D'autres vous soutiennent qu'ils perdent beaucoup, parce qu'ils ne gagnent avec vous que 40%, et qu'ils auraient dû en gagner 60. Cette manière de calculer, qui semble risible, est pleinement admise dans le commerce ; elle obtient plein succès dans la banqueroute *par dessous main*. On prouve que ce petit rabais de 25% est un bénéfice clair et net en comparaison des 50 que coûterait la faillite.

Ébranlés par la force de ce raisonnement, les créanciers abondent pour le *petit arrangement*. Celui à qui on doit 4.000 f. en reçoit 3, et cela ne s'appelle pas faire banqueroute.

4/ La Banqueroute *Posthume*, qui se déclare après la mort du personnage ; elle devient un titre d'apologie pour le défunt, qui comptait bien rétablir ses affaires, et qui certes y aurait fait honneur s'il eût vécu. Là-dessus on vante ses excellentes qualités ; on s'apitoie sur les pauvres orphelins. Les créanciers voudraient-ils inquiéter une veuve éplorée ? Pour peu qu'elle fût jolie, il y aurait de l'atrocité ! Entretemps, la veuve, aidée de quelques affidés, a fait de bons enlèvements avant les scellés. Ces lacunes sont imputées au défunt, qui n'a pas eu le temps de mettre ordre, et qui ne reviendra pas pour donner un démenti.

S'il y a 25 % de déficit, on aura su le porter à 50 ; il n'en coûte pas davantage quand on a la main à l'œuvre ; d'ailleurs, quelle folie serait-ce de faire une faillite de 25% quand il est reconnu qu'elles sont *honnêtes* à 50%, surtout quand c'est la faute d'un défunt très respectable, dont il serait affreux de compromettre la mémoire.

- Les Honorables.

Les 4 espèces déjà définies sont celles d'innocence fictive. Nous allons passer en revue celles d'innocence réelle. Il faut distinguer tous les genres dans une définition exacte. Il serait injuste de flétrir en masse les faillis, parce que les 9/10e sont des fripons. J'en vais citer trois classes vraiment excusables. Nous n'aurons que trop de coupables à signaler ; cherchons d'abord quelques honnêtes gens dans cette confrérie, devenue si nombreuse depuis la [révolution], que, dans certaines villes, ou ne demande pas qui est-ce qui a fait banqueroute, mais qui est-ce qui ne l'a pas fait.

[28]

5/ La Banqueroute en *Oison* est celle d'un malheureux qui ne détourne pas une obole, livre tout aux créanciers et se met à leur discrétion sans aucune fraude. Les autres banqueroutiers se moquent de lui et le déclarent un Jocrisse qui devait au moins faire son magot ; et vraiment un homme si loyal est indigne de notre siècle de perfectibilité.

6/ La Banqueroute en *Visionnaire* est le fait de celui qui se désespère, se croit déshonoré et quelquefois se suicide, va se noyer. C'est être bien peu à la hauteur des circonstances : être honnête homme au dix-neuvième siècle, et qui pis est, dans le commerce !

Toutefois, je me plais à dire qu'on en rencontre encore dans le commerce, mais bien clairsemés, *rari nantes in gurgite vasto*. [[40]](#footnote-40) Chacun leur prédit leur sort, tant il est connu que sur dix fripons qui se mettent dans le commerce, il y en a neuf qui font fortune, et sur dix hommes loyaux, il y en aura neuf qui se ruineront.

7/ La Banqueroute *Sans principes* est celle d'un niais qui laisse entremettre la justice et rendre des jugements qui le flétrissent, le dépouillent, au lieu d'imiter tant d'habiles gens qui savent sortir de ce mauvais pas avec honneur et profit. Ces trois honnêtes champions 5, 6, 7 sont tellement indignes de l’auguste confrérie, que je glisse rapidement sur leur compte. Venons à un assortiment plus digne du suffrage des connaisseurs.

- Les Séduisants.

Pourquoi ne serait-on pas séduit par les banqueroutiers comme par tant d'autres classes vicieuses ? Nous allons passer en revue une coterie remplie de charmes et faite pour conquérir tous les cœurs.

8/ La Banqueroute *à l'Amiable*, économique, est celle d'un mielleux personnage qui ne désire que le bien de ses créanciers, et qui serait au désespoir de leur causer des frais, et il les presse de traiter à 50% de remise pour éviter l'intervention de la justice, qui mangerait tout. Il fait représenter aux créanciers qu'il veut les traiter en amis dont les intérêts lui sont chers. Pénétré de reconnaissance pour leurs bontés, il tremble de leur causer des frais de justice. Avec ces verbiages et autres menées, ou en séduit quelques-uns ; d'autres cèdent à la peur de la justice, qui dévorerait tout.

9/ La Banqueroute de *Bon ton* est celle de gens très répandus dans la bonne compagnie, et tenant jusqu'au dernier moment leur maison sur un excellent ton. Comme ils sont gens très comme il faut, ils ont force protecteurs, et s'ils n'enlèvent que 60%, ils obtiennent aisément un traité ; pour peu que la dame et les demoiselles soient assez intelligentes à solliciter, et qu'elles mettent à profit la décision de Sanchez[[41]](#footnote-41), qui les autorise à porter un fichu très-clair quand elles vont solliciter pour affaires importantes.

10/ La Banqueroute *Galante* est celle des jolies femmes ; il n'est pas décent de s'en plaindre, le sexe mérite des égards. Une jolie marchande vous enlève mille écus, c'est ne pas savoir vivre que de la chicaner ; elle est en droit de badiner les récalcitrants. J'ai entendu l'une de ces dames dire d'un créancier : « Un tel ! On dit qu'il rechigne : ah ! Je lui conseille de se plaindre de ses 50 louis ; j'aurais dû l'y mettre pour le double. » Il avait eu certaines privautés avec la dame, elle avait le droit de le traiter d'ingrat.

11/ La Banqueroute de *Faveur* est celle où il est clair que les créanciers gagnent ; et comment cela se peut-il faire ? C'est lorsque le failli, n'enlève que peu de chose, 40%, et donne des sûretés pour le reste, une caution très solide. Cela est réputé si heureux, que le [29] notaire félicite les créanciers assemblés, les complimente comme d'une excellente affaire, d'une vraie faveur. Sur 40.000 f. n'en perdre que 4.000 et en retirer 6.000, c'est un avantage réel. L'homme qui n'est pas habitué au commerce n'apprécierait pas cette faveur ; il voudrait avoir ses 40.000 f. en entier, et croirait qu'on lui vole 4.000 f. Quel style indécent ! Prétendre qu'un homme vous vole quand il vous fait un escompte de 40%, et vous traite en ami pour le reste.

12/ La Banqueroute *Sentimentale* est celle de certains faillis qui tiennent des discours à vous fendre le cœur, des étalages de sentiment et de vertus tels que le créancier devient un barbare s'il ne se rend pas à l'instant, et s'il ne s'estime pas heureux d'obliger de si honnêtes gens, qui aiment tendrement tous ceux dont ils emportent l'argent. Ceux-là paient en excellentes raisons et en louanges très flatteuses ; ils prennent le débiteur par les sentiments, ne l'entretiennent que de ses vertus et des leurs ; on se trouve meilleur au sortir de leur entretien ; on se reconnaît doué d'une foule de vertus qui valent bien la somme raflée. Si on a quelques mille francs de moins, on a des vertus de plus, c'est tout profit pour les belles âmes. Un de ces histrions me disait un jour : « J'ai été bien fâché pour messieurs tels, ce sont de bien honnêtes gens, des gens que j'estime beaucoup », et, pour preuve d'estime, le drôle, dans une première affaire, leur enlevait 10.000 f. par une lettre de change qui était d'étrenne et de bienvenue. Il avait tiré cette somme pour entrer en connaissance, et il manqua un mois après. Quel charme pour ces messieurs d'avoir obtenu son estime en contre-valeur des 10.000 f. !

J'ai tenu parole ; j'avais promis une réunion séduisante. On ne trouve qu'amitié, faveur, excellent ton et sentiments délicats chez tous les faillis de cette catégorie vraiment aimable. Mais si elle est faite pour gagner les cœurs, d'autres vont commander l'admiration, [développer de brillants essors, des caractères transcendants, et figurer comme les héros de leur espèce.]

V. CENTRE. TEINTES GRANDIOSES.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Nous arrivons aux grands développements du génie commercial, aux opérations vastes qui constatent les immenses progrès du siècle vers la régénération et la perfectibilité. Ici la banqueroute va se déployer savamment, opérer sur des plans immenses, dont l'exposé prouvera la profonde sagesse du principe : Laissez faire les marchands, laissez une entière liberté à leurs sublimes conceptions de fourberie et de pillage.

- Les Tacticiens.

13/ La Banqueroute *cossue* est celle des spéculateurs de haut parage qui possèdent le génie du commerce.

Le banquier Dorante, possesseur de deux millions, veut arriver promptement à quatre ou cinq millions, par des voies quelconques. Il obtient sur sa fortune connue des crédits montant à huit millions en lettres de change, denrées, etc. : il peut alors jouer sur un fonds de dix millions. Il entreprend la haute spéculation, le tripotage des denrées et effets publics ; peut-être qu'au bout de l'année, au lieu d'avoir doublé les deux millions qu'il possède, il les aura perdus ; vous le croiriez ruiné, point du tout, il va posséder quatre millions comme s'il avait réussi ; car il lui reste en main les huit millions obtenus à crédit, et au moyen d'une *honnête faillite*, il accommode pour en payer la moitié dans quelques années. C'est ainsi qu'après avoir perdu les deux millions de son patrimoine, il se retrouve possesseur de quatre millions enlevés au public. La belle chose que cette liberté commerciale ! Et concevez-vous à présent pourquoi l'on entend dire chaque jour d'un négociant : *il est bien à son aise depuis sa faillite.*

[30]

Autre chance pour la banqueroute : Dorante après son larcin de quatre millions, conserve pleinement l'honneur et l'estime publique, non pas à titre d'heureux larron, mais à titre de négociant malheureux. Expliquons ceci.

Dorante, en préméditant sa banqueroute, s'est emparé de l'opinion : ses fêtes à la ville et à la campagne lui ont formé de chauds partisans ; la brillante jeunesse est pour lui ; les belles s'apitoyant sur son *malheur* (malheur est aujourd'hui le mot synonyme de banqueroute) ; on vante son noble caractère si digne d'un meilleur sort. Il semble à entendre les apologistes d'un banqueroutier, qu'il est plus malheureux que ceux mêmes dont il emporte la fortune. Toute la faute est rejetée sur les événements politiques, les circonstances désastreuses et autres verbiages familiers aux notaires, qui excellent à soutenir une charge de créanciers irrités. Après le premier choc, Dorante fait intervenir quelques entremetteurs, quelques rouleaux distribués à propos ; et bientôt l'opinion est circonvenue à tel point qu'on accuserait de cannibale celui qui parlerait contre Dorante. Au surplus, ceux à qui il enlève les plus fortes sommes sont à 100 ou 200 lieues de là, dans Hambourg ou Amsterdam ; ils se calmeront avec le temps ; peu importe, leurs clabauderies lointaines n'influent en rien sur l'opinion de Paris ; d'ailleurs, Dorante ne fait perdre que moitié, et l'usage a décidé que celui qui ne fait perdre que moitié est plus malheureux que coupable ; ainsi Dorante est lavé dans l'esprit public dès le premier moment. Au bout d'un mois, l'opinion est distraite par d'autres banqueroutes qui font plus de sensation, et qui offrent deux tiers ou trois quarts de perte. Nouveau lustre pour Dorante, qui n'a enlevé que moitié ; au surplus, c'est une affaire ancienne, oubliée ; déjà la maison de Dorante se rouvre petit à petit au public, son cuisinier règne de nouveau sur les esprits, et confond les cris de certains créanciers atrabilaires, qui n'ont aucun égard pour le *malheur,* aucun usage des ménagements dus à la bonne compagnie.

C'est ainsi que se termine en moins de six mois l'opération par laquelle Dorante et ses semblables volent des millions au public, ruinent des familles dont ils ont les dépôts, et entraînent les négociants probes à une banqueroute qui les assimile aux fripons. La banqueroute est le seul crime social qui se propage épidémiquement, et qui précipite l'honnête homme dans le même opprobre que le fripon. L'honnête négociant qui essuie des banqueroutes de la part de vingt fripons est à la fin forcé de faire faillite comme eux.

De là vient que les banqueroutiers fripons, qui composent les neuf dixièmes de la clique, se donnent tous pour d'honnêtes gens qui ont eu des *malheurs*,et s'écrient en chorus : *je suis plus à plaindre qu'à blâmer.* À les entendre ils sont tous de petits saints, comme les galériens, qui tous prétendent n'avoir fait aucun mal.

Sur ce, les partisans de la licence commerciale, parleront de lois répressives, de tribunaux ; vraiment oui, des tribunaux contre des gens qui enlèvent plusieurs millions d'un seul coup.

Le dictum qui prétend que la justice n'atteint que les petits voleurs se trouve faux en affaires de commerce ; la banqueroute, même la plus petite, échappe aux poursuites de l'autorité, sous l'égide des commerçants mêmes...

14/ La Banqueroute *cosmopolite*. C'est une alliance du génie commercial avec le génie philosophique. Un banqueroutier est vraiment le citoyen du monde lorsqu'après avoir exploité un royaume, il va faire banqueroute dans plusieurs autres, à tour de rôle. C'est une spéculation sûre. On arrive peu connu, on change au besoin de nom, selon la méthode des Juifs, et on obtient promptement un grand crédit, au moyen des fonds qu'on a recueillis d'une première banqueroute. C'est une plaisante idée de la politique moderne que de confier la gestion générale du produit industriel à gens qui n'ont aucun lien fixe avec la contrée, n'y sont pas attachés par de grandes propriétés, et peuvent spéculer en cosmopolites sur une demi-douzaine de banqueroutes à faire successivement dans Paris, Londres, Hambourg, Trieste, [31] Naples et. Cadix. Je décrirai cette banqueroute à l'article *Feu de file*, qui a pour pivot de manœuvre un cosmopolite.

15/ La Banqueroute de *Haute Espérance.*

Elle ne date guère que de la [révolution], à peine d'un demi-siècle. Autrefois les jeunes gens ne débutaient pas de bonne heure dans le commerce, on ne les voyait pas chefs avant trente ans. Maintenant, à l'âge de dix-huit ans, ils dirigent une maison, et peuvent déjà à vingt ans faire une première banqueroute, qui donne des espérances pour la suite. On en trouve qui, à trente ans, ont déjà fait trois banqueroutes et mangé plus d'une fois cent mille écus à des commanditaires. On dit en les voyant : « Il est bien jeune pour tant de gloire ! Mais c'est le siècle des jeunes gens. »

16/ La Banqueroute *Transcendante* exige un vaste plan, un essor immense, comptoir à trente ou quarante commis, nombreux vaisseaux, relations colossales avec toutes les contrées, puis un écroulement subit, une culbute épouvantable dont les contrecoups retentissant dans les quatre parties du monde, et laissent un chaos de débrouillements sur lesquels les gens d'affaires auront pour dix ans à griveler. C'est une opération où le génie mercantile se déploie dans tout son éclat. Elle doit donner au moins trois quarts de perte, car il faut que tout soit largement tracé dans ce vaste tableau.

17/ La Banqueroute en *Échelon* est celle d'un spéculateur qui, conduisant sagement l'opération, peut fournir une carrière de sept à huit banqueroutes consécutives. Dans ce cas, il doit suivre une marche différente de celui qui ne médite qu'une ou deux banqueroutes. Les principes sont :

1° De ne piller que modérément dans la première. C'est assez de prendre 50%, on ne doit pas effaroucher dès le début, et la deuxième banqueroute deviendrait difficile, si on se décréditait par excès de rapine dans le coup d'essai.

2° De ne piller que très peu dans la deuxième, pas plus de 30%, afin de prouver que le failli s'est formé, qu'il opère déjà plus sagement, et qu'après s'être relevé de ce deuxième échec, il va devenir un négociant consommé, un digne ami du commerce.

3° Piller copieusement dans la troisième, au moins 80% ; s'autoriser de ce que le déficit n'est pas d'habitude, mais d'accident ; le faire passer à l'aide de quelques circonstances critiques ; se faire valoir de la bonne conduite tenue dans la deuxième, pour prouver que la faute est tout entière aux événements.

4° Ne piller que 50% dans la quatrième, afin de prouver qu'on est homme sage et qu'on sait se tenir dans de justes bornes, quand on n'est pas entraîné par les circonstances.

5° On peut aller à 60% dans la cinquième, parce que le public y est habitué : 10% de plus ou de moins n'entravent pas une affaire quand il s'y est attendu ; car on sait que celui qui en a fait quatre, en fera une cinquième, une sixième. J'en ai vu un qu'on badinait après sa quatrième faillite, sur ce qu'il portait un chapeau d'abbé en signe de piété et de bonnes mœurs ; il ne se déconcerta pas et prépara bien la cinquième.

Quant à la sixième, la septième, elles sont *ad libitum* ; on ne les fait qu'au retour de l'âge et au moment où on songe à se reposer sur ses lauriers. Rien n'est plus aisé que d'excuser une sixième faillite : le pli est pris ; personne n'est étonné. D'ailleurs on clabaude contre le gouvernement qui ne veut pas protéger le commerce, et qui est cause de ces petits dérangements qu'éprouvent les honnêtes négociants.

Qu'on ne s'étonne pas si je donne ici quelques principes à l'usage de la banqueroute, c'est un art tout nouveau qui, semblable à l'économisme dont il est né, n'a pas encore de principes [32] fixes, pas même de nomenclatures méthodiques. Aussi, dans les banqueroutes en échelon, n'a-t-on titré que les quatre premiers degrés.

Celui qui fait une première faillite est simple chevalier ; à la deuxième, il porte le nom de prince ; à la troisième, il est surnommé roi ; à la quatrième, empereur…

 Il n'y a pas encore de nom pour les cinquième, sixième et septième degrés. Un vrai ami du commerce doit s'élever à l'octave complète. Pour être banqueroutier harmonique, il doit fournir sept *faillites honnêtes* à 50% de perte, en terme moyen ; puis [une banqueroute renforcée, complète, comme pivot de la série], et où il est permis de piller au moins 80%, en indemnité de la modération apportée dans toutes les autres, où on s'est borné au tarif honnête de 50%, grivelage sur lequel on n'a pas le droit de critiquer un homme, parce qu'il est un taux reçu pour les faillites, un prix fait comme celui des petits pâtés ou des courses de fiacre.

- Les Manœuvriers.

Nous traitons dans cet article les évolutions de masse qui exigent le concours de plusieurs banqueroutiers opérant combinément pour le bien du commerce et le triomphe de l'auguste vérité. Ces manœuvres collectives nous donneront quatre sortes d'artistes et d'évolutions.

18/ La Banqueroute en *Feu de file*.

D'ordinaire elle est produite par des contrecoups, des complications de faillites dont l'une entraîne les autres. Je vais en décrire une en genre moyen et bourgeois, qui est le plus intelligible à la masse des lecteurs. Nous mettrons en scène un de ces artistes cosmopolites dont j'ai différé la définition. C'est un cosmopolite qui sera notre pivot de manœuvre dans le feu de file.

Le Juif Iscariote arrive en France avec 100.000 livres de capitaux, qu'il a gagnés dans sa première banqueroute : il s'établit marchand dans une ville où il a pour rivales six maisons accréditées et considérées. Pour leur enlever la vogue, Iscariote débute par donner toutes ses denrées au prix coûtant ; c'est un moyen sûr d'attirer la foule : bientôt les rivaux d'Iscariote jettent les hauts cris ; celui-ci sourit de leurs plaintes, et continue de plus belle à donner les denrées au prix coûtant.

Alors le peuple chante merveille : vive la concurrence, vivent les Juifs, la philosophie et la fraternité ; toutes les denrées ont baissé de prix depuis l'arrivée d'Iscariote ; et le public dit aux maisons rivales : « C'est vous, messieurs, qui êtes les véritables Juifs et qui voulez trop gagner : Iscariote seul est un honnête homme, il se contente d'un bénéfice modique, parce qu'il n'a pas un ménage aussi splendide que les vôtres. » Vainement les anciens commerçants représentent-il qu'Iscariote est un fripon déguisé, qui fera tôt ou tard banqueroute ; le public les accuse de jalousie et de calomnie, et court de plus en plus chez l'Israélite.

Voici le calcul de ce larron : en vendant au prix coûtant, il ne fait d'autre perte que celle de l'intérêt de ses fonds, soit 10.000 livres par an, mais il se forme un débouché considérable, il se fait dans les ports une renommée de gros consommateur, et il obtient un grand crédit pour peu qu'il soit exact dans ses paiements. Ce manège continue pendant deux ans, au bout desquels Iscariote n'a rien gagné, tout en vendant énormément. Sa manœuvre n'est point divulguée, parce que les Juifs n'ont chez eux que des employés juifs, gens qui sont ennemis secrets de toutes nations, et ne décèlent jamais une friponnerie préméditée par quelqu'un d'entre eux.

Quand tout est prêt pour le dénouement, Iscariote use de tout son crédit, donne d'amples commissions dans tous les ports, pour la somme de 500 à 600 mille livres, achetées à terme. Il dirige ses denrées sur le pays étranger et vend à vil prix ce qui se trouve dans ses magasins. Enfin, quand il a fait argent de tout, l'honnête Iscariote disparaît avec son portefeuille, et [33] retourne en Allemagne où il a acheminé ses denrées achetées à crédit. Il les réalise promptement, et se trouve au sortir de France quatre fois plus riche qu'il n'était en y entrant ; il est possesseur de 400 mille livres, et s'en va à Livourne, à Londres préparer une troisième banqueroute.

C'est alors que le voile tombe et qu'on revient au bon sens, dans la ville où il a fait le coup. On reconnaît le danger d'admettre au commerce les Juifs, les vagabonds qui ne tiennent à rien ; mais cette banqueroute d'Iscariote n'est que le premier acte de la farce ; suivons les résultats voyons le feu de file.

Il y avait six maisons rivales de l'Israélite : nommons-les A, B, C, D, E, F.

A était depuis longtemps gêné, il se soutenait sans fortune et sur sa bonne renommée ; mais l'arrivée d'Iscariote lui ayant enlevé toute sa consommation, il n'a pu fournir qu'un an de lutte, après quoi il a perdu courage, et ne concevant rien à ces nouveaux systèmes philosophiques qui protègent les vagabonds, A se voit forcé à plier devant la tactique d'Iscariote et à faire *banqueroute.*

B a soutenu plus longtemps le choc : il prévoyait de loin la friponnerie d'Iscariote, et il attendait que cet orage fût passé pour rétablir sa consommation enlevée par le fourbe Israélite : mais dans l'intervalle, B éprouve une forte banqueroute au-dehors, c'en est assez pour accélérer sa chute : il croyait pouvoir tenir deux ans, et au bout de quinze mois il est forcé à faire *banqueroute.*

C était en société avec une maison du dehors qui se trouve ruinée par un autre Iscariote, (car il s'en établit dans toutes les villes). C’est entraîné par la chute de son associé, et après avoir fait pendant dix-huit mois des sacrifices pour soutenir la concurrence du voleur hébraïque, C se voit forcé à faire banqueroute.

D avait une probité plus apparente que réelle. Il lui reste des moyens de se soutenir, malgré qu'il souffre depuis vingt mois de la concurrence du Juif ; mais irrité par les pertes qu'il éprouve, il se laisse aller au vice dont tout lui donne l'exemple ; il observe que trois de ses confrères ont ouvert la marche, et que lui quatrième, passera dans le nombre, en prétextant des malheurs fictifs ou réels ; d'après cela, D ennuyé d'une lutte de vingt mois contre Iscariote, ne voit rien de plus prudent que de faire *banqueroute.*

E avait prêté de fortes sommes à ses quatre confrères qui viennent de faillir. Il les croyait très solvables, et véritablement ils l'étaient avant que la manœuvre d'Iscariote leur eût enlevé leur industrie. E se trouve au dépourvu par la faillite de ces quatre maisons ; en outre il n'a plus de consommation, tout le public court chez Iscariote qui vend à prix coûtant. E voit ses moyens anéantis, son crédit altéré ; on le presse, et ne pouvant plus satisfaire à ses engagements, il finit par faire *banqueroute.*

F, sans manquer de moyens, se trouve décrédité dans tous les ports de mer, par la faillite des cinq précédents ; leur exemple fait soupçonner que F ne tardera pas à imiter ses confrères ; d'ailleurs quelques-uns d'entre eux qui ont terminé l'accommodement, vendent à très vil prix pour faire face aux premières échéances de leur contrat. Voulant accélérer leur vente, ils perdent un *dixième*,et gagnent pourtant quatre dixièmes, puisqu'ils ont accommodé à moitié de perte. F se trouve écrasé par cette circonstance et réduit à faire, comme tous ses confrères, *banqueroute.*

C'est ainsi que l'établissement d'un vagabond ou d'un Juif suffit pour désorganiser en entier le corps de marchands d'une grande ville, et entraîner les plus honnêtes gens dans le crime ; car toute banqueroute est plus ou moins criminelle, quoique fardée de prétextes spécieux comme ceux dont j'ai coloré ces six banqueroutes ; et dans tous ces prétextes il n'y a presque [34] rien de vrai : le fin mot est que chacun saisit habilement les occasions d'exercer un larcin qui demeure impuni.

Quelquefois le feu de file s'opère en ricochet ou contrecoup qui s'étend au loin et entraîne à la fois une douzaine de maisons en pays divers. Elles ont des intérêts communs, et la chute de la principale fait tomber toutes les cointéressées, comme une file de capucins de carte. C'est une vaste combinaison digne de figurer parmi les grandes manœuvres ; toutefois, ce ricochet lointain devra former une espèce à part dans un classement plus exact.

19/ La Banqueroute en *Colonne serrée* exige une circonstance favorable qui serve d'excuse plausible et détermine des masses nombreuses de marchands à faire le saut. Dans ce cas, ils se soutiennent respectivement et se sauvent par la quantité, comme un régiment qui se forme en colonne serrée pour faire une trouée et passer à la baïonnette. Ainsi les banqueroutiers, quand la chance est bonne, doivent serrer leurs rangs, faire afficher tous les jours une colonne de faillites à la Bourse, et les faire succéder si rapidement que l'opinion soit désorientée et que les accommodements s'obtiennent sans difficulté, vu la nature grave des circonstances. On voit périodiquement à Londres de ces banqueroutes en colonne serrée. Paris en fit un très bel essai en 1800 et qui réussit fort heureusement à beaucoup d'amis du commerce.

20/ La Banqueroute en *Ordre profond* est une série de faillites liées entre elles, mais qui n'éclatent qu'à distance, de trois en trois mois. À contresens des colonnes serrées qui se suivent d'un jour à l'autre, dans l'ordre profond l'on doit s'entendre pour faillir à tour de rôle, à l'instant où le confrère vient de traiter. Par exemple, au bout de trois mois, A. obtient son accommodement, B. doit à l'instant déclarer sa banqueroute, parce que les entremetteurs trouvent l'opinion disposée en disant : « c'est la même affaire que A., l'une devait entraîner l'autre, il faut faire le même accommodement. » Et, ainsi pour C. qui manquera trois mois après, puis pour D., E., F., G. ; s'ils savent bien concerter leurs opérations et observer les distances, ménager les intervalles, ils obtiendront un même accommodement pour tous. L'ordre profond est une manœuvre très sûre quand elle est sagement dirigée. Mais il ne convient pas en toute circonstance, et c'est au génie banqueroutier à discerner les cas auxquels on doit l'adapter.

21/ La Banqueroute en *Tirailleurs* se compose d'abord de ces petits carotteurs qui préludent à un grand mouvement et qui font ça et là de petites banqueroutes dans leur menu commerce. On en conclut qu'il y aura de l'embarras dans les affaires et que la campagne sera chaude. En effet, peu de temps après on entend ronfler la grosse artillerie, les banqueroutes à millions qui occupent longtemps l'attention. Après quoi le mouvement se termine par les tirailleurs d'arrière, les menus banqueroutiers, les margouliers des petites villes, faisant le saut pour la clôture de la session.

- Les Agitateurs.

Eh quoi ! N'est-ce pas assez de scandale, et que pourrez-vous nous réciter de pire que cette kyrielle déjà décrite ?

Je n'ai nommé que les plus honnêtes. Il faut dans toute série placer à l'aile ascendante les espèces gracieuses, romantiques, au centre les espèces fortes et nobles, à l'aile descendante les espèces inférieures en mérite et en charme.

Comme nous touchons à l'aile descendante, on peut ici placer les banqueroutiers qui, opérant sur de vastes plans, négligent les méthodes morales et compromettent l'auguste corporation.

22/ La Banqueroute de *Grand genre* embrasse toutes les classes de la société, compromet jusqu'aux petites gens, domestiques et autres qui vont porter leurs menues épargnes chez un [35] hypocrite en crédit. Bientôt la banqueroute spolie par centaines les propriétaires, les petits bourgeois et les bonnes gens. Une ville entière s'y trouve compromise. En général cette sorte de banqueroute frappe spécialement sur les non-commerçants et nuit beaucoup à la corporation, en provoquant chez le peuple et la bourgeoisie des réflexions peu flatteuses pour l'honnête confrérie des marchands.

23/ La Banqueroute au *Grand filet* est celle de quelque obscur parvenu qui, sans moyens, sans confiance, parvient à se lancer dans les grandes affaires, et fait une faillite aussi énorme que celle des hauts et puissants banquiers. Chacun se demande comment ce goujat a pu parvenir à établir tant de relations et organiser une banqueroute si dodue. Ce personnage est l'opposé du précédent ; mais, par des voies différentes, il arrive au même but, à insurger l'opinion contre les menées des marchands et, contre les sottes lois qui laissent pleine liberté à ce tripot.

24/ La Banqueroute en *Attila* est celle qui porte aux nues la gloire des banqueroutiers, et ravage une contrée comme si une armée de Vandales y avait passé. On peut citer en ce genre une fameuse banqueroute faite à Orléans, vers l'an 1810, par un amateur nommé T. qui manqua de 16 millions si bien disséminés sur la pauvre ville d'Orléans qu'elle en fut abasourdie. La désolation se mit dans tous les rangs de citoyens. Les fuyards se répandaient jusqu'à Lyon, disant : « Orléans est anéanti, nous sommes tous ruinés, T. emporte tout ». Selon les rapports détaillés, il avait fait son thème de manière à capter et à spolier toutes les classes, depuis les riches capitalistes jusqu'aux pauvres domestiques épargnant pendant leur vie entière quelques écus pour les déposer chez un tripotier mercantile qui les leur enlève à l'abri du beau principe : laissez faire les marchands, ils savent bien ce qui convient à leurs intérêts. (…)

Que de brigandages ! Quelle variété de crimes dans un seul rameau des prouesses commerciales. Je dis un seul, car la banqueroute n'est que le trente-unième des caractères de ce commerce mensonger, pour qui la science réclame pleine liberté sous prétexte que les marchands savent bien ce qui convient à leurs intérêts ; sur quoi j'ai fait observer qu'on aurait dû mettre en question s'ils ne connaissent pas trop bien leurs intérêts et trop peu ceux de l'État et de l'industrie. Si la deuxième hypothèse est vraie, il en résultera que la science nous mystifie en prêchant l'absolue liberté des marchands.

VI.AILE DESCENDANTE.
TEINTES ABJECTES.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Nous passons de la description des grands exploits à de moindres trophées. Tout n'est pas grandiose dans la banqueroute, comme les trois catégories du centre. Cependant nous rassemblerons encore dans l'aile gauche une collection remarquable, contenant les banqueroutiers de teintes radoucies, gens dont les vertus et les fautes plus bourgeoises nous délasseront un peu du vif éclat de tant de faits héroïques, dont j'ai dû classer les tableaux dans le centre de la série, et nous y trouverons encore des cohortes capables de dérider le lecteur, surtout la dernière, celle des faux-frères qui compromettent le corps des banqueroutiers.

Commençons par une nuance grave.

- Les sournois Aigrefins.

25/ La banqueroute *d'indemnité* est celle qu'on fait pour se dédommager d'un contretemps quelconque. Soit la perte d'un procès, s'il enlève 100.000 f. à un spéculateur, celui-ci déclare le lendemain une banqueroute qui en rend 200.000. Dès lors, il gagne la somme en procès, au lieu de la perdre. C'est une très belle propriété du commerce que cette faculté de s'indemniser des évènements ; il a l'art de trouver son intérêt dans toute espèce de fléau. Un armateur éprouve-t-il un naufrage, le lendemain une bonne banqueroute le met en bénéfice, et ces [36] sortes de faillites passent sans contradiction, parce que le notaire dit : « Ce n'est pas sa faute, les événements l'y ont forcé, il est plus à plaindre qu'à blâmer. »

À cela un propriétaire, dont en emporte le dépôt, répondra : « Je n'ai pas de ces indemnités quand mes récoltes sont enlevées par les grêles, inondations, etc., je ne peux pas m'indemniser sur autrui. » Plaisant argument ! Les propriétaires ne doivent-ils pas savoir que dans l'ordre actuel ils sont une classe dépendante des improductifs, nommés marchands, qui, tenant la griffe sur le produit industriel, se paient aux dépens de la masse, comme un corps franc qui, ne trouvant point d'ennemis à piller, dévalise les amis et le bon peuple ? Tel est le négociant, vrai cosaque industriel, qui a pour devise : « Je ne travaille pas pour la gloire, il faut que je gratte quelque chose. » Tout marchand veut gratter (mot qui, en argot mercantile, signifie prendre), et quand on croit gratter sur lui par des procès ou autre voie, il a une ressource toute prête, et par une banqueroute d'indemnité c'est lui qui gratte sur autrui.

26/ La banqueroute *hors de ligne* est celle d'un sage, qui a prévu tous les cas, et mis à part de quoi faire face aux orages et vaincre les récalcitrants ; s'il ne veut gagner que 200.000 f. sur sa banqueroute, il en détournera 300.000 , dont un tiers sera employé en distributions utiles, baisemains, étrennes ; il sait faire taire les plus criards et paralyser la justice ; rouleaux par-ci, rouleaux par-là, son affaire est menée cossument, et cette banqueroute finit par lui faire beaucoup d'amis, qui ont part au gâteau et disent de lui que c'est un homme comme il faut, très intelligent en affaires.

27/ La banqueroute *repiquée* est celle où on joue la farce en plusieurs actes, qui font un crescendo. D'abord, on donne cela comme un léger embarras, un engorgement, sur lequel il faudrait une remise de 30%, pour éviter une chute. Les créanciers alarmés transigent sans bruit, car on leur fait entrevoir que l'affaire deviendrait mauvaise et qu'il est facile de soutenir le quidam. Cependant, trois mois après, il chancèle de nouveau. On retourne aux créanciers en faisant craindre une rechute ; on avoue que l'affaire est plus mauvaise qu'on ne l'avait crue, qu'il faudrait accorder 50%. Quelques-uns regimbent, l'affaire s'embrouille et la faillite se déclare si bien conditionnée qu'au lieu de 50% il faut perdre 80 ou 90, avec quelques années de terme pour le reste. Mais l'arrangement est encore facile à conclure, parce que les créanciers, ayant été adroitement maniés et familiarisés par degrés à une perte de 30, puis 50, puis 70, sont réduits de guerre lasse, et signent en donnant au diable cette maudite affaire, où on ne devait, disait-on, perdre que 30%. Cette méthode en crescendo n'est pas la plus mauvaise, et on peut la recommander aux spéculateurs amis des principes.

28/ La Banqueroute *béate* est celle d'un saint homme, qui est de toutes les confréries et porte les cordons du dais à la procession. Il trouve facilement du crédit et des dépôts, et peut organiser à la sourdine une ample banqueroute. J'en ai vu de cette espèce où il y avait 90% de perte. L'avantage, en pareil cas, est que le failli trouve encore beaucoup de gens qui l'excusent, disant : « Ah ! C'est un homme très pieux ; s'il n'a pas réussi dans son commerce, c'est qu'il tient peu aux biens de ce monde. » On fait valoir cette piété pour presser un accommodement, au moyen duquel le bon apôtre conserve une bonne part dans les biens de ce monde, en attendant ceux de l'autre.

- Les Barbouillons.

On trouve dans toute profession des ignorants qui travaillent sans principes et qui, avec d'excellents matériaux, ne font que de mauvais ouvrage. Il est de même, parmi les banqueroutiers, des maladroits qui ne savent que changer l'or en cuivre, et se ruiner très-sottement là où d'autres feraient d'excellentes affaires. J'en vais citer quatre espèces, que je définirai brièvement ; car cette catégorie, vraiment honnête, n'a rien de plaisant. Je ne la passe en revue que pour la régularité analytique.

[37]

29/ La Banqueroute *d'Illusion*. Celle des dupes qui, amorcés par les verbiages de mode, s'aventurent dans le trafic sans en connaître les astuces, et viennent, comme le papillon, brûler leurs ailes à la lumière. On a vu depuis 1789 [[42]](#footnote-42) beaucoup de grands propriétaires, qui n'avaient que faire de s'engager dans cette galère, on les a vus, dis-je, y consumer un riche patrimoine et finir encore par une banqueroute mal concertée, où ils perdent fortune et honneur. Sur quoi il faut remarquer qu'en banqueroute c'est l'honnête homme qui perd l'honneur, tandis que le fripon, qui connaît les grands principes du commerce, conduit sa banqueroute de manière à y gagner fortune et honneur. Mais les grands seigneurs, qui se sont fourrés dans le guêpier mercantile, ont voulu traiter honorablement ; ils ont été cernés et empaumés par les intrigants et ont dû finir par la banqueroute d'illusion. Beaucoup de petits propriétaires ont commis la même faute. Entraînés par la frénésie mercantile, ils ont quitté leur champ, vendu leur petit domaine pour venir à la ville monter une boutique où ils ont dû tristement échouer.

30/ La Banqueroute en *Invalide* est celle d'un incorrigible qui veut mourir les armes à la main. On en voit qui devraient se retirer et qui, affaiblis par l'âge, ne font plus que des barbouillages, ne connaissent point les perfectibilités nouvelles, ni les astuces récentes ; ils perdent sur leurs vieux jours une fortune lentement amassée, et s'obstinent jusqu'à ce que les maladresses répétées nécessitent la banqueroute. Comment qualifier un homme qui, âgé de quatre-vingts ans, garçon et possesseur de deux millions, somme assurément suffisante à un vieux garçon, s'obstine encore à trafiquer à un âge où il devrait se retirer et pleurer ses péchés. Lorsqu'un tel homme se ruine et perd à quatre-vingts ans sa fortune brillante, c'est assurément [38] un maniaque mercantile. Tel fut le banqueroutier invalide, qui est type de cet article ; car j'ai pour chaque article un type à citer[[43]](#footnote-43), afin qu'on ne m'accuse pas d'exagération. Au reste, on trouve dans chaque ville beaucoup de ces maniaques d'âge avancé qui, en persistant à continuer le commerce, méritent d'y finir honteusement, parce qu'aujourd'hui, où tout est quintessencié, il faut, en commerce comme en guerre, des jeunes gens formés à la tactique nouvelle ; et si la banqueroute est considérée comme gentillesse chez les jeunes gens, elle est certainement honteuse chez des vieillards cousus d'or, qui auraient dû, depuis vingt ans, songer à la retraite.

31/ La Banqueroute d'*Écrasement* est celle des concurrents acharnés qui courent sciemment à leur perte, et se ruinent pour enlever quelque portion de bénéfice à un rival. On en voit bon nombre travailler à perte dans l'espoir que le concurrent sera ruiné avant eux et qu'ils resteront maîtres du terrain. C'est surtout dans les messageries et les foires d'étoiles, comme Beaucaire, qu'on voit régner ce désordre, à la suite duquel les *écrasés* sont forcés à la banqueroute.

32/ La Banqueroute *Cochonne* est celle d'un oison qui, au lieu d'opérer selon les principes, ruine femme, enfants et lui-même, tout en s'exposant à la griffe de la justice et au mépris des amis du commerce, qui n'estiment que les banqueroutes cossues et conformes aux grands principes. En terme d'argot commercial, on dit du banqueroutier qui ruine sa femme et lui-même : « Ce n'est pas travailler, c'est cochonner. » S'il eut fait une banqueroute cossue, on l'aurait surnommé habile garçon, bonne tête.

- Les Faux Frères.

J'appelle faux frères ceux qui exposent l'honorable corporation des banqueroutiers à être bafouée du public. Certaines banqueroutes excitent l'indignation, d'autres la risée. Je ne comprends pas dans cette classe les transcendantes, où l'on vole par millions ; celles-là sont toujours respectables et ne compromettent point la corporation. Jamais gros voleur n'a été méprisable en civilisation, mais les petits sont vraiment gens à pendre, et quand ils soulèvent l'opinion pour des filouteries on menues banqueroutes, ils deviennent indignes d'admission et méritent le titre de faux frères…

33/ La Banqueroute en *Filou* est celle de petits gredins qui, dans leur faillite, font des menues voleries si choquantes que le voisinage parle de les faire pendre. On ne dirait pas cela d'un vol de 100.000 écus, mais un vol de cent écus éveille déjà des idées de gibet, qui, à la vérité, ne sont pas dangereuses pour le larron, parce que la corporation des banqueroutiers ne permet pas qu'on inquiète ses collègues. La justice bientôt se croirait autorisée à passer des petits voleurs aux gros, ce qui serait très offensant pour ceux qui ont opéré suivant les grands principes, et qui , à la suite d'une banqueroute honnête, ont pris rang dans le monde comme il faut.

34/ La Banqueroute *en Pendard* est celle où le quidam ajoute aux sales gueuseries des perfidies savantes, comme de se voler lui-même, puis mettre en jeu la tactique sentimentale. (…)

Scapin, petit boutiquier, fait une petite banqueroute de quarante mille livres seulement ; il détourne 30.000 livres, qui feront le bénéfice de l'opération ; puis, il présente aux créanciers un restant de 10.000 livres ; si on lui demande le compte des 30.000 livres de déficit, il répond qu'il ne sait pas tenir des livres comme les gros marchands, et qu'il a eu *des malheurs.* Vous croiriez qu'on va punir Scapin, parce que c'est un petit voleur qui n'emporte que 30.000 livres ; mais les créanciers ignorent-ils que si la justice intervient, elle mangera les 10.000 [39] livres restants, elle n'en fera qu'un déjeuner. Après les 10.000 livres consommées, il n'y aura rien de décidé, et si l'on veut faire pendre Scapin, il faudra peut-être débourser autres 10.000 livres, sans être sûr de réussir ; il vaut donc mieux prendre la modique somme de 10.000 livres, que d'en débourser encore autant.

Scapin fait valoir cet argument, par l'entremise du notaire, de sorte que c'est le banqueroutier même qui menace de la justice ses créanciers. Et pourquoi les créanciers de Scapin séviraient-ils contre lui ? Les uns songent à imiter son noble exemple, les autres l'ont précédé dans la carrière. Or, comme les loups ne se mangent pas entre eux, Scapin trouve bientôt un certain nombre de signataires qui adhèrent à ses propositions. D'autres signent par la peur de voir intervenir la justice qui ne laisserait rien ; d'autres sont plus récalcitrants et parlent de sacrifier le tout pour envoyer un coquin aux galères : alors Scapin leur députe sa femme et ses enfants qui demandent grâce avec des hurlements étudiés, c'est ainsi que Scapin et son notaire obtiennent en peu de jours la majorité des signatures, après quoi l'on se moque des refusants dont on n'a plus besoin. On rit de leur colère, Scapin y répond par de douces paroles et de profonds saluts ; et déjà il médite une seconde banqueroute, vu l'heureux succès de la première.

35/ La Banqueroute en *Borgnon* ou *Fugue* tire son nom des petits locataires de grande ville qui, aux approches de l'échéance, détalent sans bruit, emportant nuitamment leur piètre mobilier. Elle est assez en usage parmi les canuts de Lyon (ouvriers en soie) ; il faut ranger dans cette espèce tous les élégants d'un et d'autre sexe qui se fournissent d'excellentes choses chez le traiteur, le tailleur et le bottier, et sont très accommodants sur le prix, leur intention étant de payer en belles paroles et de gagner le large quand les créanciers deviennent pressants. Ces sortes de banqueroutes sont plaisantes et jettent de la défaveur sur la corporation. Après avoir glosé sur celui qui fait faux bond à vingt petits fournisseurs, on s'habitue à gloser de même sur un homme comme il faut dont la faillite ruine une vingtaine de familles, et ces licences de la critique doivent être réprimées pour assurer la considération due aux banqueroutiers honnêtes et amis du commerce.

36/ La Banqueroute *Pour rire* est celle d'un petit débiteur qui fait une faillite en bonne forme, comme les hauts et puissants banquiers, et qui ne donne pas plus de 5% à ses créanciers. Un acteur fort plaisant qui excellait dans les rôles bouffons, et qui, par cette raison, était fort aimé du public de Lyon, fit une banqueroute de cette espèce où il offrait très régulièrement à ses créanciers la somme de *trois pour cent*. Quelques-uns se fâchèrent et voulurent envoyer l'huissier ; mais il mystifia la justice comme il la mystifiait dans *« l'Avocat Patelin »*, et tout le public était pour lui. Sa banqueroute était une comédie fort plaisante qui fournit plusieurs scènes très précieuses. Les créanciers eurent beau pester, le public les badina, tout comme le Guillaume de *« l'Avocat Patelin »*.

J'ai glissé rapidement sur toutes ces définitions ; le cadre étant incomplet, j'attendrai qu'on m'en ait communiqué une trentaine d'autres espèces avec type ou citations de fait. Il en est une foule de remarquables ; il y a peu de jours que les journaux de Paris en citaient une brillante du sieur Y qui avec un fonds de 10.000 f. seulement, avait établi une agence fastueusement titrée. C'était, je crois, un bureau de régénération universelle du commerce ou autre dénomination pompeuse, à l'aide de laquelle il a obtenu un million de quelques badauds qu'il a ensuite payés selon l'usage par une bonne banqueroute.

Il sera aisé d'en rassembler encore autant d'espèces que j'en ai rassemblé moi seul [[44]](#footnote-44).

[40]

VII.CONCLUSION

[Retour à la table des matières](#tdm)

En considérant qu'elle n'est qu'un des trente-six caractères du commerce, on a peine à expliquer pourquoi cette mine si féconde en crimes, ce mécanisme commercial, n'a pas encore été analysé dans un siècle pointilleux sur les torts de chaque classe de la société, un siècle qui a publié les crimes des rois et des papes…

À la lecture de ces recueils d'immondices mercantiles, on se demandera d'abord comment un siècle qui se dit ami de l'auguste vérité, a pu, de bonne foi, se passionner pour le commerce mensonger, sous prétexte *qu'il faut du commerce* : on ne voit pas pour cela qu'il faille des fourberies et brigandages de toute espèce, comme ceux qu'on vient d'énumérer dans un seul des crimes commerciaux, dans la banqueroute. (…)

Bornons-nous ici à raisonner sur les vices évidents de la méthode commerciale, et achevons sur la banqueroute.

Le dicton qui prétend que la justice n'atteint que les petits voleurs se trouve faux en affaires de commerce ; la banqueroute, même la plus petite, échappe aux poursuites de l'autorité, sous l'égide des commerçants mêmes. On l'a vu dans la neuvième catégorie, qui est celle des banqueroutiers en miniature.

En vain citerait-on quelques banqueroutiers frauduleux qui ont été punis ; sur cent, il en est quatre-vingt-dix-neuf qui réussissent, et si le centième échoue, c'est sans doute un oison qui n'a pas su conduire l'intrigue ; car, l'opération est tellement sûre aujourd'hui, qu'on a renoncé tout-à-fait aux anciennes précautions. Autrefois le banqueroutier s'enfuyait à Trente, Liège ou Carouge ; cet usage est tombé depuis la régénération de 1789 ; chacun est revenu aux *banqueroutes en famille*. On prépare tranquillement l'affaire, et lorsqu'elle éclate, on s'en va passer un mois à la campagne, dans le sein de ses proches et amis ; le notaire accommode tout dans l'intervalle. On reparait après quelques semaines, et le public est tellement habitué à cette équipée qu'elle est traitée de gentillesse : cela s'appelle *faire ses couches*, et l'on dit très froidement : voilà un tel qui relève de couches.

J'ai observé que la banqueroute est le seul crime social qui soit épidémique, et qui entraîne forcément l'homme probe à imiter le fripon. Si à la banqueroute on ajoute l'agiotage et tant d'autres infamies, qui sont le fruit des théories philosophiques, on se rangera facilement à l'opinion que j'ai précédemment émise : c'est que les civilisés n'ont jamais commis tant d'inepties politiques que depuis qu'ils ont donné dans l'esprit mercantile. Eh ! Comment les philosophes, qui ne rêvent que contrepoids et garanties, n'ont-ils pas songé à procurer au corps [41] social cette garantie que les gouvernements ont le bon esprit d'exiger de leurs agents fiscaux. Un prince s'assure de la fidélité de ses receveurs par un cautionnement pécuniaire et par la perspective d'un châtiment inévitable, s'ils osent aventurer et dissiper les deniers publics dont ils sont dépositaires.

Pourquoi ne voit-on pas la moitié des receveurs publics s'approprier le produit des contributions et dire au gouvernement, dans une lamentable épître : « Les malheurs du temps, les circonstances critiques, les revers déplorables, etc. ; bref, je fais banqueroute, faillite ou autre mot. Votre caisse doit contenir dix millions ; j'offre de vous en rendre la moitié, cinq millions payables dans cinq ans. Soyez touché des disgrâces d'un infortuné receveur ; conservez-moi votre confiance et la gestion de votre caisse, sans quoi je ne pourrais pas même vous payer la moitié que je vous offre ; mais si vous me continuez dans ma place et mes recettes, je m‘efforcerai de faire honneur à mes engagements, c'est-à-dire que je vous régalerai d'une seconde banqueroute, quand la caisse sera de nouveau remplie. »

Voilà en abrégé le contenu de toutes les lettres des faillis. Si les receveurs ne suivent pas leur exemple, c'est qu'ils sont assurés qu'aucune théorie philosophique ne pourrait les sauver du châtiment auquel échappent les banqueroutiers, à l'abri du principe : laissez aux commerçants une entière liberté, sans exiger de garantie sur leurs malversations.

\* \* \*

[42]

**Un fragment de Fourier sur le commerce**

ÉPILOGUE

De Friedrich ENGELS

[Retour à la table des matières](#tdm)

Laissons là Fourier. La suite de cet article dans le second cahier de *La Phalange* renferme trois chapitres sur l'agiotage, l'accaparement et le parasitisme, qui ont cependant déjà été publiés en grande partie dans les *Quatre mouvements* [[45]](#footnote-45).Pour cette raison et parce que le fragment reproduit ci-dessus suffit amplement à la démonstration, je m’arrête ici.

Les doctes Allemands, qui cinglent avec tant de zèle sur la « mer de foie » désolée de l'insondable théorie[[46]](#footnote-46) et surtout vont à la pêche du « principe » du « socialisme » peuvent prendre exemple sur le commis de commerce Fourier. Celui-ci n'était pas un philosophe, il avait même une profonde aversion pour la philosophie, et dans ses écrits il l'a férocement raillée, en disant un certain nombre de faits intéressants, choses que nos « philosophes du socialisme » feraient bien de s'approprier. Sans doute m'objecteront-ils que Fourier a néanmoins été « abstrait », qu'en dépit de Hegel il a construit Dieu et le Monde avec ses séries – mais cela ne les sauvera pas. Les bizarreries néanmoins géniales de Fourier n'excusent pas les soi-disant exposés rances de la sèche théorie allemande.

Fourier construit l'avenir, après avoir correctement jugé du passé et du présent ; la théorie allemande commence par adapter à sa fantaisie l'histoire du passé et ordonne ensuite au futur la direction à prendre. Que l'on confronte, par exemple, le schéma de Fourier des époques successives du développement social (sauvagerie, patriarcat, barbarie, civilisation) ainsi que ses caractérisations, avec l'idée absolue hégélienne qui s'ouvre péniblement un chemin dans le labyrinthe de l'histoire et, malgré les *quatre* empires universels, donne tout de même lieu à la fin à une manifeste trichotomie – pour ne pas parler des constructions post hégéliennes. En effet, si chez Hegel la construction a encore un sens – même si le sens en est renversé –, elle n'en a plus aucun chez les fabricants de développement post hégéliens.

[43]

Les Allemands devraient une fois pour toutes cesser de faire tant de bruit autour de leur profondeur de pensée. Avec les données les plus insignifiantes, ils croient pouvoir mettre ensemble les choses les plus disparates, voire les mettre en relation avec l'histoire universelle. À partir du premier fait venu qui leur vient de troisième source, et dont ils ne savent même pas comment il est arrivé, ils vous démontrent qu'il a *dû* nécessairement arriver de cette façon et non d'une autre. Qui, en Allemagne, n’a écrit sur les questions sociales et dit quelque chose sur Fourier qui ne ridiculise de fond en comble la profondeur de pensée allemande ! Un certain Monsieur Kaiser a mis à profit le « remarquable ouvrage de L. Stein » pour en faire une construction historique universelle : son seul défaut est qu'elle se fonde entièrement sur des données fausses. La théorie allemande a au moins attribué vingt fois à Fourier sa « place dans le développement de l'idée absolue » – et chaque fois à une place différente – en se fondant toujours sur les données tronquées de Monsieur Stein ou d'autres sources bâtardes. C'est la raison pour laquelle, entre autres, le « socialisme absolu » allemand est aussi indigent. Un peu d'« humanité » comme on appelle maintenant la chose, un peu de « réalisation » de cette humanité ou, plus exactement de cette bestialité, quelques mots sur la propriété traitée par Proudhon – de préférence de troisième ou de quatrième main –, quelques pleurnicheries sur la misère des prolétaires, l'organisation du travail, les misérables associations pour la promotion des basses classes, à côté d'une ignorance illimitée de l'économie et de la société réelle – et on obtient l’histoire universelle qui perd encore sa dernière goutte de sève et la dernière trace d'énergie et de vie en vertu de la fameuse objectivité et de l'impartialité théorique, ce « repos absolu » de la pensée. Et c'est avec ces somnifères que l'on veut révolutionner l'Allemagne, mettre en mouvement le prolétariat, faire penser et agir les masses !

Si nos professeurs allemands, communistes à moitié ou entièrement, s'étaient simplement donné la peine d'examiner les textes essentiels de Fourier, qu'ils peuvent au reste se procurer aussi facilement que n'importe quel livre allemand, ils seraient tombés sur une véritable mine de matériel de construction, mais pour un tout autre usage que le leur ! Quelle masse d'idées neuves – pour l'Allemagne, neuves encore aujourd'hui – n'auraient-ils pas trouvée ! Ces braves gens n'ont pas su jusqu'ici reprocher autre chose à la société contemporaine que la situation du prolétariat, et même sur ce sujet ils ne savent pas dire grand-chose. Fourier qui, sauf dans ses derniers écrits, aborde à peine ce thème, démontre comment, même sans lui, on peut arriver à la conclusion qu'il faut rejeter toutes les conditions de la présente société et comment simplement à travers la critique de la bourgeoisie – de celle-ci dans ses rapports internes, abstraction faite de ses antagonismes avec le prolétariat – on peut conclure à la nécessité d'une réorganisation sociale. Pour cet aspect de la critique, Fourier est jusqu'ici irremplaçable. Il dévoile impitoyablement l'hypocrisie de la société respectable, la contradiction entre sa théorie et sa pratique, l'ennui de tout son mode d'existence ; il en raille la philosophie, ses aspirations à la perfection de la perfectibilité perfectibilisante et à l'auguste vérité, en même temps que sa « morale pure » et ses monotones institutions sociales ; il oppose à tout cela la pratique, le « doux commerce », qu'il critique magistralement, les basses jouissances qui ne sont pas des plaisirs, l'organisation du cocuage dans le mariage, la confusion universelle. Tous ces aspects caractérisent la société bourgeoise, et l'on n'en a pratiquement pas parlé jusqu'ici en Allemagne. Il est vrai que l'on a parlé, çà et là, de l'amour libre, de la condition et de l'émancipation de la femme ; mais qu'en a-t-on conclu et réalisé ? Le résultat en fut quelques phrases confuses, quelques bas-bleus, un peu d'hystérie et une bonne dose de misère familiale allemande – pas même un bâtard n’en est sorti !

Que les Allemands prennent d'abord connaissance du mouvement social, pratique et littéraire, de l'étranger – toute l'histoire anglaise et française de ces quatre-vingts dernières années, l'industrie en Angleterre et la révolution en France, font partie du mouvement [44] pratique –, et puis qu’ils fassent sur le plan pratique et littéraire ce qu'ont fait leurs voisins, et alors seulement ils pourront poser leurs questions oiseuses, par exemple celle de savoir quels sont les mérites plus ou moins grands de chaque nation. Mais il ne se trouvera plus alors de public pour de telles chicanes.

Ce que les Allemands pourraient faire de mieux c'est de se familiariser avec les réalisations de l'étranger. Tous les livres publiés jusqu'ici sur ce sujet sont *mauvais*. Mais quoi qu'il en soit, de telles brèves synthèses ne peuvent, dans le meilleur des cas, faire que la critique de ces écrits mais non en reproduire le contenu. Quant aux écrits eux-mêmes, ils sont ou bien rares ou bien inaccessibles en Allemagne, en partie trop volumineux, en partie mélangés avec des choses qui n'ont plus désormais qu'un intérêt historique et littéraire et n'intéressent plus le public allemand de 1845.

Pour rendre accessibles ces écrits, dont le précieux contenu est encore nouveau pour l'Allemagne, il faudrait effectuer un choix de textes et en faire une élaboration adéquate, à la manière dont les Français, beaucoup plus pratiques que nous dans ces affaires, ont procédé avec tout le matériel qui leur est venu de l'étranger. Une telle élaboration de la littérature fondamentale du socialisme de l'étranger commencera à paraître sous peu. Plusieurs communistes allemands, et parmi eux les esprits les meilleurs du mouvement, qui pourraient tout aussi facilement produire leurs propres œuvres, se sont associés en vue de cette entreprise qui, espérons-le, démontrera à ces savants théoriciens allemands que toute leur sagesse est périmée et surmontée depuis longtemps dans les discussions contradictoires en France et en Angleterre. Ce n’est que quand ils auront vu ce qui a été fait *avant* eux, qu’ils pourront montrer, *eux*, ce qu'ils savent faire.

\* \* \*

[45]

**Un fragment de Fourier sur le commerce**

ANNEXES

1. Extraits de la correspondance d’Engels à Marx,
à Bruxelles, à propos du projet d’une Bibliothèque
socialiste internationale (1845)

[Retour à la table des matières](#tdm)

Nous projetons de traduire Fourier et, plus généralement, de créer si possible une « Bibliothèque des meilleurs écrivains socialistes étrangers » [[47]](#footnote-47). Fourier serait celui qui viendrait le mieux, pour commencer. Nous avons trouvé des traducteurs et Hess vient de me parler d’un glossaire de Fourier, publié en France par je ne sais quel fouriériste. Tu dois être au courant. Donne-moi sans tarder des précisions à ce sujet et envoie m’en un exemplaire par la poste. Indique-moi en même temps les ouvrages français qui pourraient, selon toi, figurer en traduction dans notre Bibliothèque. (…)

En ce qui concerne la traduction, l’affaire n’est pas encore au point. Je voulais faire traduire Fourier par quelques amis de Bonn sous mes yeux et sous ma direction, en laissant bien sûr de côté les absurdités cosmogoniques – et si l’éditeur était d’accord, cela eût constitué le premier élément de la Bibliothèque socialiste en question. J’ai eu l’occasion d’en parler à Bädecker, l’éditeur du *Gesellschaftspiegel* ; et le projet semblait lui plaire bien qu’il n’ait pas les fonds nécessaires pour une bibliothèque d’une certaine ampleur. Cependant, si nous publions la traduction sous cette forme, il vaudrait mieux la confier à Leske ou à quelqu’un d’autre qui ait les moyens de ce projet…

Pour en revenir à la Bibliothèque, je ne sais pas si l’ordre *historique* serait le meilleur. Comme français et anglais devraient alterner, la présentation cohérente de l’évolution serait constamment interrompue. En outre, je crois qu’il serait préférable de sacrifier dans le cas présent l’intérêt *théorique* à l’efficacité pratique et de commencer par les ouvrages qui offrent le plus de matière aux Allemands et se rapprochent le plus de nos principes, c'est-à-dire par les meilleurs ouvrages de Fourier, Owen, de Saint-Simoniens, etc. – Morelly pourrait y trouver place assez tôt [[48]](#footnote-48).

[46]

On pourrait très brièvement exposer l’évolution historique dans l’introduction générale et même en choisissant cette disposition, le lecteur pourrait s’y retrouver aisément. Nous pourrions faire ensemble l’introduction, – tu prendrais la France et moi l’Angleterre – ; ce serait possible si, comme j’en ai l’intention, je viens te voir dans trois semaines – nous pourrions du moins en discuter. En tout cas, il me semble absolument indispensable de commencer d’emblée par des textes qui auront une action pratique et percutante sur les Allemands et nous éviteront d’avoir à répéter ce que d’autres ont dit avant nous. Si nous voulions publier un recueil de textes retraçant l’histoire du socialisme dans et par les textes, je crains que nous n’en ayons pas fini de sitôt, et qu’en outre nous devenions ennuyeux. C’est pourquoi je suis d’avis de ne publier que des textes dont le contenu positif soit encore utilisable aujourd’hui, du moins dans sa plus grande partie. (…)

Réponds-moi à ce sujet, et nous verrons alors ce que nous pourrons faire. Comme cette idée nous est venue à tous deux, il faut absolument la réaliser (je parle de la bibliothèque). Hess se fera certainement un plaisir d’y participer, et moi de même dès que j’aurai un peu de temps libre. Hess dispose de temps, puisqu’à l’heure actuelle il n’a pas d’autre projet que la rédaction du *Gesellschaftspiegel.* Mais sitôt que nous serons d’accord sur le fond, nous pourrons – lors de mon voyage à Bruxelles que j’avancerai éventuellement pour cette affaire – mettre ce projet totalement au net et nous atteler aussitôt au travail.

\* \* \*

[47]

ANNEXES

**2. Dans une lettre de Marx à Feuerbach (1844)**

[Retour à la table des matières](#tdm)

Vous avez – j’ignore si c’est délibérément – donné dans vos écrits un fondement philosophique au socialisme, et c’est bien dans ce sens que les communistes ont aussitôt compris ces travaux [[49]](#footnote-49). L’unité des hommes avec les hommes reposant sur la différence réelle entre les hommes, le concept de genre humain ramené du ciel de l’abstraction à la réalité terrestre, qu’est-ce sinon le concept de *société* *!* (…)

C’est un phénomène remarquable de voir que, à l’inverse du 18e siècle, la religiosité est le fait des classes moyennes et de la classe supérieure, alors que l’irréligion – mais c’est celle de l’homme qui se sent homme – s’est installée dans le prolétariat français. Il faudrait que vous ayez assisté à l’une des réunions des ouvriers français pour pouvoir croire à la fraîcheur virginale, à la noblesse qui se fait jour chez ces hommes éreintés par le travail. Le prolétaire anglais fait lui-aussi d’énormes progrès, il lui manque cependant le caractère cultivé des Français. Mais je ne dois pas manquer de souligner les mérites des ouvriers allemands en Suisse, à Londres et à Paris, sur le plan théorique. Seulement, l’ouvrier allemand reste encore trop ouvrier [[50]](#footnote-50).

Il n’en reste pas moins vrai que l’histoire sécrète parmi ces « barbares » de notre société civilisée l’élément pratique de l’émancipation de l’homme.

L’opposition entre le caractère français et le caractère allemand ne m’est jamais apparue de façon aussi aigüe et frappante que dans un ouvrage de Fourier qui commence par les phrases suivantes :

« L’homme est tout entier dans ses passions ». « Avez-vous jamais rencontré un homme qui pensât pour penser, qui se ressouvînt pour se ressouvenir, qui imaginât pour imaginer ? Qui voulait pour vouloir ? Cela vous est-il jamais arrivé à vous-même ?… Non, évidemment non ! »

[48]

Le mobile principal dans la nature comme dans la société est donc cette *attraction magique, passionnée* et non *réfléchie*, et *« tout être, homme, plante, animal ou globe a reçu une somme de forces en rapport avec sa mission dans l’ordre universel ».*

Il s’ensuit que *« les* attractions *sont proportionnelles aux* destinées*».*

N’a-t-on pas l’impression qu’avec ces phrases le Français a voulu opposer volontairement sa passionà l’*actus purus* de la pensée allemande [[51]](#footnote-51) ? On ne pense pas pour penser, etc. …

À quel point il est difficile aux Allemands de sortir du point de vue unilatéral opposé, mon ami de longue date – mais qui m’est maintenant devenu plutôt étranger – *Bruno Bauer* en a fourni une nouvelle preuve dans sa *Literatur-Zeitung*, ce journal critique qui paraît à Berlin. Je ne sais si vous l’avez lu. Il contient pas mal de polémique tacite contre vous.

La caractéristique de la *Literatur-Zeitung* se réduit à ceci : la « critique » est transformée en phénomène transcendant. Ces Berlinois ne se tiennent pas pour des *hommes* qui *critiquent*, mais pour des *critiques* qui, *à côté de cela*, ont le malheur d’être des *hommes*. C’est pourquoi ils ne ressentent qu’un seul besoin *réel*, celui d’une critique *théorique*. Et l’on reproche alors à des gens comme Proudhon de partir d’un *«* *besoin* *pratique »*. Cette critique finit par se perdre dans un spiritualisme morose et soi-disant distingué. La *conscience* ou *conscience de soi* est considérée comme la *seule* qualité humaine. On nie par exemple l’amour parce qu’en lui la bien-aimée ne serait qu’un *« objet »*. *A bas* l’objet ! Cette critique se prend donc pour le seul élément *actif* de l’histoire. En face d’elle, il y a l’humanité tout entière vue comme une *masse*, une masse amorphe qui n’a de sens que par opposition à l’esprit. On considère alors comme le plus grand crime pour un critique le fait d’avoir du *cœur* ou de la *passion*, alors qu’il doit être un *sage* *ironique et glacé*.

\* \* \*

[49]

ANNEXES

**3. Extraits de
l’*Esquisse d’une critique de l’économie politique*(Friedrich ENGELS, 1844)**

[Retour à la table des matières](#tdm)

La conséquence la plus immédiate de la propriété privée est le *commerce,* l'échange des besoins réciproques, l'achat et la vente [[52]](#footnote-52). Sous la domination de la propriété privée, ce commerce, comme toute activité, doit devenir une source immédiate de profit pour celui qui s'y livre ; c'est-à-dire que chacun doit chercher à vendre aussi cher que possible et à acheter au plus bas prix. Chaque achat et vente mettent face à face deux hommes aux intérêts absolument opposés, ce conflit procède d'une hostilité marquée, car chacun connaît les intentions de l'autre et sait qu'elles sont opposées aux siennes. La conséquence première est donc d'un côté méfiance réciproque, et de l'autre justification de cette méfiance, emploi de moyens immoraux pour imposer un but qui ne l'est pas moins. C'est ainsi par exemple que le premier principe du commerce est de taire et de dissimuler tout ce qui pourrait diminuer la valeur de l'article mis en vente. Conséquence : dans le commerce, il est permis de tirer le plus grand avantage possible de l'ignorance et de la confiance de l'autre parti, tout comme de célébrer dans sa marchandise des propriétés qu'elle ne possède pas. En *un* mot, le commerce est l'escroquerie légale. Chaque commerçant témoignera pour moi, s'il veut rendre honneur à la vérité, que la pratique s'accorde avec cette théorie.

Le système mercantiliste[[53]](#footnote-53) avait encore une certaine franchise catholique, ingénue, et il ne dissimulait pas le moins du monde l'essence immorale du commerce. Nous avons vu comment il étalait ouvertement sa vile cupidité. L'hostilité mutuelle des nations auXVIIIe siècle, une [50] envie répugnante et la jalousie commerciale étaient les conséquences logiques du commerce en général. L'opinion publique n'était pas encore humanisée, qu'avait-on alors besoin de dissimuler des choses qui découlaient de l'essence conflictuelle et inhumaine du commerce lui-même ?

Mais lorsque le *Luther de l'économie*, Adam Smith, fit la critique de l'économie antérieure, les choses avaient bien changé. Le siècle s'était humanisé, la raison avait su s'imposer, la moralité commençait à faire valoir son droit éternel. Les traités de commerce extorqués, les guerres commerciales, le superbe isolement des nations heurtaient par trop les progrès de la conscience. L'hypocrisie protestante prit la place de la franchise catholique. Smith démontra que l'humanité aussi trouvait son fondement dans l'essence du commerce, et que le commerce « au lieu d'être la source la plus fertile en discordes et hostilités » devait devenir « un lien de concorde et d'amitié entre les nations comme entre les individus » (cf.[*Wealth of Nations*](http://classiques.uqac.ca/classiques/Smith_adam/smith_adam.html)*,* livre 4, chapitre 3, § 2). C'est en effet dans la nature même du commerce d'être dans l'ensemble avantageux pour *tous* les intéressés !

Smith avait raison de célébrer l'humanité du commerce. Rien au monde n'est absolument immoral ; le commerce lui-même, par un côté, rend hommage à la moralité et à l'humanité. Mais quel hommage ! La loi du plus fort, le vulgaire brigandage du Moyen âge, fut humanisée quand elle passa dans le commerce, qui passa par le système mercantiliste comme première étape caractérisée par l'interdiction de laisser sortir l'argent. À son tour, ce système fut lui-même humanisé. Naturellement, il est dans l'intérêt de celui qui commerce d'entretenir de bons rapports avec celui à qui il achète bon marché comme avec celui à qui il vend cher. Il est donc très maladroit pour une nation de nourrir chez ses fournisseurs comme chez ses clients un état d'esprit d'hostilité. Plus l'amitié est grande, plus c'est avantageux. La voilà, l'humanité du commerce, et cette manière hypocrite de détourner la moralité vers des fins immorales est l'orgueil du système de la liberté du commerce. N'avons-nous pas renversé la barbarie des monopoles, s'exclament ces hypocrites, n'avons-nous pas porté la civilisation dans des continents éloignés, n'avons-nous pas rendu les peuples frères, et diminué les guerres ? Oui, vous avez fait tout cela, mais *comment* ! Vous avez anéanti les petits monopoles pour donner un cours d'autant plus libre et sans entraves à l'unique grand monopole de base : la propriété. Vous avez civilisé les confins de la terre pour conquérir un champ d'expansion à votre basse cupidité, vous avez créé une confraternité des peuples qui n'est qu'une confrérie de voleurs, et vous avez diminué les guerres pour gagner d'autant plus en temps de paix, pour pousser à son niveau extrême l'hostilité des particuliers et la guerre infâme de la concurrence ! Où avez-vous fait quelque chose par humanité pure, par conscience de l'inanité qu'il y a à opposer l'intérêt général à l'intérêt particulier ? Où vous êtes-vous montrés moraux sans être intéressés, sans caresser en arrière-plan des motifs immoraux et égoïstes ?

Après que l'économie libérale eut fait de son mieux pour universaliser l'hostilité en décomposant les nationalités, pour métamorphoser l'humanité en une horde d’animaux féroces — ceux qui s'adonnent à la concurrence sont-ils autre chose ? — qui se dévorent précisément entre eux *parce que* chacun partage avec tous les autres le même intérêt — après ce travail préliminaire, il ne lui restait plus qu'un pas à faire pour toucher au but : dissoudre la famille. Pour cela le système des fabriques, sa belle invention propre, lui est venue en aide. La dernière trace d'intérêts communs, la communauté familiale des biens, est minée par le système des fabriques et — du moins ici, en Angleterre — elle est sur le point d'être dissoute. Il arrive quotidiennement que des enfants sitôt qu'ils sont en âge de travailler, c'est-à-dire dès qu'ils atteignent neuf ans, dépensent leur salaire à leur propre usage, et considèrent la maison paternelle comme une simple pension, versant à leurs parents une certaine somme pour la nourriture et le logement. Comment peut-il en être autrement ? Que peut-il résulter d'autre de l'isolation des intérêts qui est à la base de la liberté du commerce ? Dès lors qu'un principe a [51] été mis en mouvement, il se poursuit de lui-même dans toutes ses conséquences, n'en déplaise aux économistes.

Mais l'économiste ne sait pas lui-même quelle cause il sert. Il ne sait pas qu'avec tout son raisonnement égoïste, il ne forme malgré tout qu'un maillon dans la chaîne du progrès universel de l'humanité. Il ne sait pas qu'avec sa dissolution de tous les intérêts particuliers, il ne fait qu'ouvrir la voie au grand bouleversement au-devant duquel marche ce siècle, la réconciliation de l'humanité avec la nature et avec elle-même. (…)

Le *monopole* constitue l'opposé de la *concurrence.* Le monopole était le cri de reconnaissance des mercantilistes, la concurrence est le cri de guerre des économistes libéraux. Il est facile de comprendre que cet antagonisme est lui aussi absolument creux. Quiconque entre dans le jeu de la concurrence *doit* désirer avoir le monopole, qu'il soit travailleur, capitaliste ou propriétaire foncier. Chaque ensemble plus petit de concurrents doit désirer s'assurer un monopole contre tous les autres. La concurrence repose sur l'intérêt et l'intérêt engendre en retour le monopole, bref la concurrence se transforme en monopole. De l'autre côté, le monopole ne peut contenir le courant de la concurrence ; bien plus, il suscite même la concurrence, comme par exemple une interdiction d'importer ou des droits de douanes élevés engendrent directement la concurrence de la contrebande. La contradiction de la concurrence est tout à fait comparable à celle de la propriété privée elle-même. Il est dans l'intérêt de chaque particulier de posséder tout, mais il est dans l'intérêt de la collectivité que chacun possède autant. L'intérêt général et l'intérêt particulier sont donc diamétralement opposés. La contradiction de la concurrence est que chacun doit désirer le monopole pour soi, tandis que la collectivité comme telle doit perdre du fait du monopole et doit donc l'éloigner. De fait la concurrence suppose le monopole, c'est-à-dire le monopole de la propriété privée — et ici l'hypocrisie des libéraux transparaît à nouveau — aussi longtemps que le monopole de la propriété subsistera, la propriété du monopole sera justifiée, car le monopole une fois donné est propriété. Quelle lamentable demi-mesure alors de s'en prendre aux petits monopoles et de laisser en place le monopole fondamental ! Et, si nous ajoutons ici encore à l'appui le principe de l'économiste mentionné plus haut selon lequel n'a de valeur que ce qui peut être monopolisé, et donc que rien ne peut entrer dans cette lutte concurrentielle que cette monopolisation n'autorise, notre affirmation que la concurrence suppose le monopole est pleinement justifiée [[54]](#footnote-54).

La loi de la concurrence est que la demande et l'offre se complètent toujours et partant jamais. Les deux aspects sont à nouveau disjoints et opposés de manière abrupte. L'offre suit toujours immédiatement la demande mais ne parvient jamais à la couvrir exactement, elle est ou trop grande ou trop petite, elle ne correspond jamais à l'offre parce que dans cet état d'inconscience de l'humanité personne ne sait quelle est la dimension de celle-ci ou de celle-là. Si la demande excède l'offre le prix monte, et l’offre en est en quelque sorte excitée ; dès qu'elle se manifeste sur le marché, les prix tombent et quand elle devient supérieure à la demande, la chute des prix est si significative que la demande s'en trouve à nouveau stimulée. Et il en va ainsi sans répit : jamais d'état sain, mais une constante alternance d'excitation et d'abattement qui exclut tout progrès, une éternelle oscillation sans que jamais le but soit atteint. Cette loi, avec sa compensation permanente où ce qui est perdu ici est regagné là-bas, l'économiste la trouve admirable. C'est sa principale gloire, il n'est jamais las de la contempler et il la considère sous tous les angles possibles et imaginables. Et pourtant il est manifeste que [52] cette loi est une pure loi naturelle et non pas une loi de l'esprit. Une loi qui engendre la Révolution. L'économiste s'amène avec sa belle théorie de l'offre et de la demande, il vous démontre qu' « on ne peut jamais trop produire », et la pratique répond avec les crises commerciales qui reviennent aussi régulièrement que les comètes et telles qu'actuellement nous en avons une en moyenne tous les cinq ou sept ans. Ces crises commerciales se sont produites depuis vingt ans avec la même régularité que les grandes épidémies de jadis, et elles ont amené plus de misère, plus d'immoralité que celles-ci (cf. Wade : *History of the Middle and Working Classes,* Londres, 1835, p.211). Naturellement, ces révolutions commerciales confirment la loi, elles la confirment au plus haut point mais d'une autre manière que l'économiste voudrait nous le faire croire. Que penser d'une loi qui ne sait s'établir que par des révolutions périodiques ? C'est justement une loi naturelle qui repose sur l'absence de conscience des intéressés [[55]](#footnote-55). Si les producteurs comme tels savaient de combien les consommateurs ont besoin, s'ils organisaient la production, s'ils la répartissaient entre eux, le flottement de la concurrence et sa tendance à la crise seraient impossibles. Produisez avec conscience, comme homme, et non comme des atomes dispersés, ignorants de leur espèce, et vous échapperez à toutes ces oppositions artificielles et intenables. Mais aussi longtemps que vous continuerez à produire de la manière actuelle, inconsciente, irréfléchie, abandonnée aux caprices du hasard, les crises commerciales subsisteront ; et chacune de celles qui viendront doit être plus universelle et donc pire que celle qui la précède, elle doit paupériser un plus grand nombre de petits capitalistes et augmenter l'effectif de la classe qui ne vit que du travail, dans une proportion croissante, et donc agrandir à vue d'œil la masse du travail à occuper — ce qui est le principal problème de nos économistes — et provoquer pour finir une révolution sociale telle que la sagesse d'école des économistes ne l'a pas même imaginée.

L'éternelle fluctuation des prix telle qu'elle est donnée par les relations concurrentielles ôte au commerce jusqu'à la dernière trace de moralité. Il n'est plus question de *valeur* ; le même système qui semble accorder tant de poids à la valeur, qui fait l'honneur d'une existence particulière à l'abstraction de la valeur dans l'argent, ce même système détruit par la concurrence toute valeur inhérente et modifie tous les jours et à toute heure le rapport de valeur de toutes les choses entre-elles. Dans ce tourbillon, où reste-t-il la possibilité d'un échange qui repose sur une base morale ? Dans cette oscillation perpétuelle chacun *doit* chercher à saisir l'instant le plus favorable à l'achat et à la vente, chacun doit se faire spéculateur, c'est-à-dire récolter où il n'a pas semé, s'enrichir de la perte d'autrui, calculer sur le malheur des autres ou laisser le hasard jouer en sa faveur. Le spéculateur compte toujours sur les accidents, particulièrement sur les mauvaises récoltes ; il utilise tout, comme par exemple en son temps l'incendie de New York [[56]](#footnote-56) ; et le point culminant de l'immoralité est la spéculation à la Bourse, par quoi l'histoire et, en elle, l'humanité sont ravalées au rang de moyens propres à satisfaire la cupidité du spéculateur de calcul ou de hasard. Et que le bon et honnête commerçant n'aille pas en pharisien se placer au-dessus du jeu boursier, Dieu merci, etc. Il ne vaut pas plus cher que les spéculateurs sur les fonds, il spécule autant qu'eux, il doit [53] le faire, la concurrence l'y contraint et son commerce implique donc la même immoralité que le leur. La vérité du rapport concurrentiel est le rapport de la capacité de consommation à la capacité de production. Dans une situation digne de l'humanité, il n'y aura pas d'autre concurrence que celle-ci. La communauté aura à calculer ce qu'elle peut fabriquer avec les moyens dont elle dispose et selon le rapport de cette force productive à la masse des consommateurs, elle aura à déterminer dans quelle mesure elle doit accroître ou ralentir la production, dans quelle mesure elle doit sacrifier au luxe ou bien le limiter [[57]](#footnote-57). Mais pour juger convenablement de ce rapport et de l'accroissement de la force productive que l'on peut attendre d'un état de la communauté conforme à la raison, mes lecteurs peuvent se référer aux œuvres des socialistes anglais et en partie aussi à Fourier.

La concurrence subjective, la rivalité de capital à capital, de travail contre travail, etc., se réduira dans ces circonstances à l'émulation fondée dans la nature même de l'homme et qui jusqu'à présent n'a été développée de manière tolérable que par Fourier, réduite après la suppression des intérêts antagonistes à sa sphère propre et raisonnable.

L'affrontement de capital à capital, de travail à travail, de propriété foncière à propriété foncière entraîne la production dans une ardeur fébrile où elle renverse sur la tête tous les rapports naturels et raisonnables. Aucun capital ne peut soutenir la concurrence de l'autre s'il n'est pas porté à son plus haut niveau d'activité. Aucune parcelle de terrain ne peut être cultivée avec profit sielle n'augmente pas constamment sa capacité de production. Aucun travailleur ne peut tenir face à ses concurrents s'il ne consacre pas toutes ses forces au travail. D'une manière générale, il n'est personne qui, entrant dans la lutte concurrentielle, puisse la supporter sans la plus extrême tension de ses forces, sans renoncer à toutes les fins vraiment humaines. La conséquence de ce qui est d'un côté surtension est nécessairement relâchement de l'autre. Quand la fluctuation de la concurrence est minime, quand la demande et l'offre, la consommation et la production s'équilibrent presque, il doit s'instaurer dans le développement de la production un palier tel qu'il y ait tant de forces productives en surnombre que la grande masse de la nation n'ait rien pour vivre, que les gens meurent de faim par simple superflu. Depuis un certain temps déjà l'Angleterre est placée dans cette situation démente, dans cette vivante absurdité. Si la production fluctue davantage comme elle le fait nécessairement dans une telle situation, il y a alternance de prospérité et de crise, surproduction et stagnation. L'économiste n'a jamais su s'expliquer cette situation extravagante ; pour l'expliquer il a inventé la théorie de la population qui est aussi insensée, si ce n'est plus, que cette contradiction de la richesse et de la misère simultanées [[58]](#footnote-58).

Il n’était pas *permis* à l'économiste de voir la vérité, il ne devait pas comprendre que cette contradiction est une simple conséquence de la concurrence, parce que sinon tout son système se serait écroulé.

\* \* \*

1. Éditions sociales (1972), p.121. [↑](#footnote-ref-1)
2. La partie écrite par Engels (soit 6 pages sur 45 dans l’édition allemande MEGA) se trouve dans le recueil sur *les Utopistes*, p. 52-59. La présente édition numérique est publiée avec l’autorisation des ayants-droits du traducteur et grâce au concours du Fonds documentaire SOCCOM qui édite et diffuse divers recueils d’écrits de Marx et Engels (contact : coll.soccom@gmx.fr). [↑](#footnote-ref-2)
3. Cette très chrétienne bourgeoisie allemande était en effet la plus impitoyable qui soit envers ses propres ouvriers. « C'est certain, écrit Engels dans les *Lettres de la Wupper,*parmi les fabricants, ce sont les piétistes qui traitent leurs ouvriers de la pire façon : par tous les moyens ils rognent leur salaire afin de leur ôter l'occasion de boire, tandis que lors des élections des prédicateurs ils sont toujours les premiers à corrompre leurs gens ». [↑](#footnote-ref-3)
4. On peut se référer, pour mieux saisir la nature du sacrifice consenti et l’esprit communiste qui l’animait, au chapitre « Friedrich Engels » dans *Karl Marx, Histoire de sa vie*, de Franz Mehring (Ed. sociales, 1983). [↑](#footnote-ref-4)
5. Cf. Charles FOURIER, *l’Attraction passionnée* (textes choisis, parus chez Jean-Jacques Pauvert, éditeur, 1967), p.69-70. [↑](#footnote-ref-5)
6. Cf. Traduction française de cet article de 1843 in MARX-ENGELS, [Le Mouvement ouvrier français](http://classiques.uqac.ca/classiques/Engels_Marx/mouvement_ouvrier_t1/mouvement_ouvrier_t1.html), Petite Collection Maspero, 1974, t. I, p.43-52. [http://classiques.uqac.ca](http://classiques.uqac.ca/classiques/Engels_Marx).

 Marx précisera ultérieurement cette question du « travail attractif  dans lequel l’homme se réalise lui-même » dans les Grundrisse (t.3, éd. 10/18) : voir notamment sa critique de la conception bourgeoise d’Adam Smith, selon lequel, par opposition au travail, le « repos » serait synonyme de « liberté » et de « bonheur » - formule anticipée de notre moderne et stérile « société des loisirs » (p.180-181). En dialecticien, Marx indique la voie qui mène à cet objectif du révolutionnement de la force productive humaine : « Économiser du temps de travail c’est accroître le temps libre, c'est-à-dire le temps servant au développement complet de l’individu, ce qui agit en retour sur la force productive du travail et l’accroît. Du point de vue de la production immédiate, le temps de travail économisé peut être considéré comme servant à produire du capital fixe, un capital fixe fait homme. Il va de soi au demeurant que le temps de travail immédiat ne peut rester enfermé dans sa contradiction abstraite au temps libre, comme c’est le cas dans l’économie bourgeoise. Le travail ne peut devenir un jeu, comme le voudrait Fourier, qui a eu le grand mérite de démontrer que le but ultime de la forme [de société] supérieure exige qu’on élimine non seulement la distribution actuelle, mais encore le mode de production » (p.353-354). [↑](#footnote-ref-6)
7. Cf. F. ENGELS et K. MARX, [*la Sainte famille, ou Critique de la critique critique*](http://dx.doi.org/doi%3A10.1522/cla.mak.sai), in Karl MARX, Œuvres III, Philosophie, La Pléiade (1982). [↑](#footnote-ref-7)
8. Cf. K. MARX, Manuscrits économico-philosophiques de 1844, Troisième manuscrit [IV]. [↑](#footnote-ref-8)
9. Par exemple : [*La Sainte Famille*](http://dx.doi.org/doi%3A10.1522/cla.mak.sai), Ed. sociales, 1969, p.42, 103, 106, 158, 228-231 ; [*L'Idéologie allemande*](http://classiques.uqac.ca/classiques/Engels_Marx/Ideologie_allemande_tome_1/Ideologie_allemande_tome_1.html), Ed. sociales, 1968, p.15, 234, 290, 458, 508, 531, 564-568, 572 ; dans le [*Manifeste*](http://classiques.uqac.ca/classiques/labriola_antonio/essais_materialisme_historique/Essai_3_Manifeste_PC/Le_manifeste_PC.html), au chapitre « Littérature socialiste et communiste », § 3 « Le Socialisme et le communisme utopiques et critiques. » [*Le Capital*](http://dx.doi.org/doi%3A10.1522/cla.mak.cap2), 1. t. 1, p.284 ; t. 2, p.69, 108, 128 ; t. 3, 134-135, 219 ; Les Fondements de la critique de l'économie politique, 10/18, 1973, t. III, p.181, 335, 354 ; [*l'Anti-Dühring*](http://dx.doi.org/doi%3A10.1522/cla.enf.ant). Ed. sociales, 1963, p.51, 62, 181, 296, 299-300, 303, 313, 315-316, 332-333, 371-372, 391, 398, 411. [↑](#footnote-ref-9)
10. Cf. Le Crédit mobilier, in *New York Daily Tribune*, 11 juillet 1856 ; traduit dans le recueil [*Utopisme et communauté de l’avenir*](http://dx.doi.org/doi%3A10.1522/030328623) (*op. cit*.). [↑](#footnote-ref-10)
11. Cf. [*Anti-Dühring*](http://dx.doi.org/doi%3A10.1522/cla.enf.ant), Ed. sociales (1973), p.313. [↑](#footnote-ref-11)
12. Cf. [*Anti-Dühring*](http://dx.doi.org/doi%3A10.1522/cla.enf.ant), p.297. [↑](#footnote-ref-12)
13. *Ibid*. [↑](#footnote-ref-13)
14. Cf. Éditions sociales (1972), p.185. Dans une note où il regrette de ne pas avoir pu intégrer à son ouvrage « la brillante critique de la civilisation » par Fourier, Engels souligne que chez ce dernier « la monogamie et la propriété foncière sont considérées comme les caractéristiques principales de la civilisation et qu’il appelle celle-ci une guerre du riche contre le pauvre. De même, on trouve chez lui cette vue profonde que dans toutes les sociétés défectueuses, déchirées en antagonismes, les familles conjugales (« les familles incohérentes ») sont les unités économiques » (p.186).

 Une semblable aversion pour « ces antres d’égoïsme et d’hypocrisie » que sont les familles propriétaires, chrétiennes et bourgeoises, et pour leur gaspilleuse petite économie domestique se retrouve chez cet autre grand précurseur du socialisme moderne, Robert Owen : « [Dans ce cadre], le mari et la femme, pourvoyant aux besoins de leur famille, exercent tous leurs efforts et tous leurs talents à se pousser, eux et leurs enfants, vers les sommets de la société, et ils se trouvent donc aussitôt placés en concurrence directe ou indirecte avec toutes les autres familles qui ont, comme on dit maintenant, le même objectif louable. Or cette *organisation indépendante de chaque famille* est une des plus malheureuses et funestes qu’on puisse concevoir pour le mari et la femme, pour les enfants et pour la société (…) Elle les habitue à acquérir tous les sentiments les plus mesquins et les plus égoïstes que l’ignorance peut engendrer dans le caractère humain » (cf. *Conférences sur les mariages célébrés par les prêtres du vieux monde immoral*, 1841, in Robert OWEN, *Textes choisis*, dans la collection : Les classiques du peuple, Ed. sociales, 1963, p.175-176.) [↑](#footnote-ref-14)
15. Dans [*la Question juive*](http://dx.doi.org/doi%3A10.1522/cla.mak.que) (1844), en particulier, Marx dévoile la signification véritable de l’idéologie bourgeoise des « droits de l’homme et du citoyen ». La critique de la démocratie politique y est intimement liée à celle de la religion chrétienne, l’une comme l’autre n’étant plus à présent que l’expression (et le moyen) de la survie de la forme mercantile bourgeoise : « Aucun des prétendus droits de l’homme ne s’étend au-delà de l’homme égoïste, au-delà de l’homme comme membre de la société bourgeoise, à savoir un individu replié sur lui-même, sur son intérêt privé et son caprice privé, l’individu séparé de la communauté. (…) La chimère, le rêve, le postulat du christianisme : la souveraineté de l’homme comme être étranger, comme être différent de l’homme réel, tout cela est dans la démocratie, réalité sensible, présence, maxime profane » (cf. Karl MARX, *Œuvres* III, Philosophie, Bibl. de la Pléiade, p.356 à 369). [↑](#footnote-ref-15)
16. Marx définit ainsi le communisme comme « la suppression *positive* de toute aliénation, par conséquent le retour de l’homme hors de la religion, de la famille, de l’État, etc. à son existence *humaine*, c’est-à-dire *sociale* » (cf. [*Manuscrits de 1844*](http://dx.doi.org/doi%3A10.1522/cla.mak.man1), Ed. sociales, 1969, p.88). [↑](#footnote-ref-16)
17. Cf. [*Manifeste du parti communiste*](http://classiques.uqac.ca/classiques/labriola_antonio/essais_materialisme_historique/Essai_3_Manifeste_PC/Le_manifeste_PC.html), chapitre : Le socialisme et le communisme critico-utopiques.

 Nous renvoyons le lecteur aux premiers textes de critique de l’économie politique, écrits surtout par Engels, où l’on peut constater à quel point la critique mordante et pleine d’ironie de l’économie mercantile que Fourier développe dans ses écrits converge avec la critique (qu’elle prépare) par Marx et Engels eux-mêmes de la propriété bourgeoise et du capitalisme dont la production marchande constitue la base et l’horizon indépassable. Voir en particulier (ci-dessous, Annexe 3) l’ouvrage du jeune Engels : *Esquisse d’une critique de l’économie politique* (1844) et ses *Discours d’Elberfeld* (1845) reproduits dans le recueil : [*Utopisme et communauté de l’avenir*](http://dx.doi.org/doi%3A10.1522/030328623), op.cit., p.27-55. [↑](#footnote-ref-17)
18. À la fin le *capital lui-même* produit son fossoyeur et les conditions de destruction de la vieille société ainsi que les éléments de formation de la nouvelle : « Je ne considère pas la grande industrie simplement comme la mère de l'antagonisme, mais encore comme la productrice des conditions MATÉRIELLES ET SPIRITUELLES de la solution de ces antagonismes, qui toutefois ne peut s'effectuer par une voie pacifique. » (Marx à Kugelmann, 17 mars 1868). *Le Capital* de Marx est systématiquement axé sur cette dialectique, imperméable à ceux qui ont des œillères de classe.

 Voir le recueil : MARX-ENGELS, [*la Société communiste*](http://classiques.uqac.ca/classiques/Engels_Marx/societe_communiste/societe_communiste.html); en ligne sur : [http://classiques.uqac.ca](http://classiques.uqac.ca/classiques/Engels_Marx), et dans une nouvelle version in Collection Soccom n°1, 2021. [↑](#footnote-ref-18)
19. Pour ce qui est de la nécessité de la force, de la violence et de la dictature dans la lutte des classes, ainsi que de ces divers programmes de transition au communisme, voir le recueil de MARX-ENGELS, *la Dictature du prolétariat*; en ligne sur : [http://classiques.uqac.ca](http://classiques.uqac.ca/classiques/Engels_Marx), et dans une version augmentée in Collection Soccom n°2, 2022 (commandes : coll.soccom@gmx.fr). [↑](#footnote-ref-19)
20. Cf. Préface à [*Utopisme et communauté de l’avenir*](http://dx.doi.org/doi%3A10.1522/030328623), op.cit. p.20-22. [↑](#footnote-ref-20)
21. Cf. ENGELS, *Deutsches Bürgerbuch für 1846,* Mannheim, 1846, p.1-56.

 Cet article, rédigé en 1845, a été reproduit dans la MEGA I, 4 : *Eine Übersetzung aus Fourier mit Einleitung und Nachwort*.Le commentaire qu’Engels fait du texte de Charles Fourier (introduction et épilogue) est tiré de : MARX-ENGELS*, les Utopistes* (op.cit.). Le fragment du texte de Fourier sélectionné par Engels (qui avait été sauté, faute de place, dans ce dernier recueil) est reproduit d’après l’original français paru dans la revue *la Phalange* (1° semestre 1845) sous le titre : *Section ébauchée des Trois unités externes.* Nous avons cependant suivi la traduction d’Engels pour les quelques modifications de détail qu’elle apporte à ce texte, en les indiquant entre crochets : [ ], alors que les passages sautés par lui sont indiqués par une parenthèse : (…).

 Ce texte devait faire partie de la « bibliothèque » des auteurs socialistes avec laquelle Marx-Engels voulaient faire connaître en Allemagne les idées communistes surgies en Angleterre et en France (voir leur correspondance à ce sujet reproduite ci-dessous en annexe). [↑](#footnote-ref-21)
22. Engels engage ici une âpre polémique contre le « socialisme allemand vrai » dont on trouve le développement dans la seconde partie de *L'idéologie allemande,* notamment au chapitre IV : « Karl Grün, ‘’Le mouvement social en France et en Belgique’’ ou comment le socialisme vrai écrit l’histoire » qui traite du mouvement socialiste original, du saint-simonisme, du fouriérisme, de Cabet et de Proudhon. [↑](#footnote-ref-22)
23. L'utopisme étant lié à l'époque plus ou moins radicale de la révolution politique et économique bourgeoise, il est assez faible en Allemagne et bientôt galvaudé par des beaux esprits. Selon l'expression de Marx, le prolétariat allemand est né relativement tard, sur la base d'un capitalisme déjà historiquement assez développé. Il doit au début se tourner vers l'Angleterre et la France. [↑](#footnote-ref-23)
24. Weitling était lié essentiellement aux artisans allemands et aux prolétaires qui étaient disséminés en Suisse et en France surtout. [↑](#footnote-ref-24)
25. Les écrits de Fourier renferment effectivement des descriptions fantastiques de mutations qui devraient se produire à l'avenir dans la nature : changement du goût désagréable de l'eau marine, formation de couronnes solaires irradiant la chaleur aux pôles, transformation de bêtes sauvages en utiles animaux domestiques, etc. [↑](#footnote-ref-25)
26. Si le monde futur connaîtra des transformations inouïes, sur la base de l'humanisation du monde par le travail et le savoir collectifs, Fourier n'avait pas si tort de penser que le monde physique lui-même deviendra plus agréable pour les hommes. Dans les [*Manuscrits de 1844*](http://dx.doi.org/doi%3A10.1522/cla.mak.man1) (chap. : « Propriété privée et communisme »), Marx écrit que le communisme est « la vraie solution de l’antagonisme entre l’homme et la nature » : « La société est l’achèvement de l’unité essentielle de l’homme avec la nature, la vraie résurrection de la nature, le naturalisme accompli de l’homme et l’humanisme accompli de la nature » (cf. Ed. sociales, p.89). [↑](#footnote-ref-26)
27. Cf. *La Phalange. Revue de la science sociale,* Paris, Aux bureaux de « La Phalange », 1845, XIVe année, 1re série in-8° Publication des manuscrits de Fourier : « Section ébauchée des trois unités externes », p.1-42 du numéro de janvier-février. [↑](#footnote-ref-27)
28. Dans sa lettre à Marx du 19 août 1846, Engels s'était indignésur le traitement que les éditeurs de *La Phalange* avait fait subir à Fourier et avait souligné qu'ils n'avaient aucune influence de parti, et il avait ajouté : « De toute façon, ces messieurs les fouriéristes deviennent chaque jour plus ennuyeux ». Cf. traduction française dans la partie consacrée aux utopistes français du recueil de MARX-ENGELS, [*le Mouvement ouvrier français*](http://classiques.uqac.ca/classiques/Engels_Marx/mouvement_ouvrier_t1/mouvement_ouvrier_t1.html)*,* t.1, p.73-74. [↑](#footnote-ref-28)
29. Engels donne ensuite sa traduction du texte de Fourier. Elle porte sur les sept premiers chapitres du manuscrit inachevé « Les Trois Unités externes », publié après la mort du grand utopiste. Fourier y analyse le commerce en général et décrit les divers types de faillite. Engels intégra à ce texte certains passages éliminés par l'auteur pour les incorporer dans la[*Théorie des quatre mouvements*](http://dx.doi.org/doi%3A10.1522/25053813)*,* mais supprima certains passages renfermant des digressions fantastiques sur le futur et des allusions incompréhensibles pour ses compatriotes allemands.

 Avant d’aborder ces pages rédigées à la façon et dans le langage si particuliers de leur auteur, rappelons les mots d’Engels qui fustigeait le mépris, fondé sur une ignorance crasse, à l’égard des utopistes : « De Fourier, M. Dühring ne connaît et ne considère que les fantaisies d’avenir dont la description descend jusqu’à un détail romanesque, ce qui est certes bien plus important que de rechercher comment celui-ci « essaie à l’occasion de critiquer les conditions réelles ». À l’occasion ! Presque à chaque page des œuvres de Fourier jaillissent en effet les étincelles de la satire et de la critique des misères de la civilisation tant vantée » (cf. [*Anti-Dühring*](http://dx.doi.org/doi%3A10.1522/cla.enf.ant), p.301). [↑](#footnote-ref-29)
30. Le plan de la Section ébauchée des Trois unités externes est le suivant :

 I. De l'échelle des méthodes commerciales.

 II. Fausseté des principes sur la circulation.

 III. Hiérarchie de la banqueroute.

 IV. Aile ascendante.

 V. Centre de série.

 VI. Aile descendante.

 VII. Conclusion sur la banqueroute.

 VIII. De l'Accaparement.

 IX. De l'Agiotage.

 X. Du Parasitisme.

 XI. Corollaire sur le commerce.

 XII. Tendance du système commercial aux sept monopoles.

 XIII. Du monopole nautique en emploi brut.

 XIV. Du même en mode unitaire simple.

 XV. Du même en mode unitaire composé.

 XVI. Conclusions sur le commerce mensonger

 XVI. De l'Unité commerciale des Harmoniens.

 XVII. De l'Unité administrative des Harmoniens. [↑](#footnote-ref-30)
31. N’oublions pas que Fourier n’était pas un communiste. (Note d’Engels) [↑](#footnote-ref-31)
32. Par tous les moyens possibles (permis et non permis). [↑](#footnote-ref-32)
33. L’expression existe aussi littéralement chez les commerçants allemands. (Note d’Engels) [↑](#footnote-ref-33)
34. « Dieux, détournez un tel malheur ! » (Virgile*, Enéide*). [↑](#footnote-ref-34)
35. Tenu par les puissances de la Sainte-Alliance, en 1818, ce congrès décida du retrait des troupes d’occupation alliées en France et fixa les modalités du paiement de la « contribution » financière française par le truchement de deux banques anglaise et anglo-hollandaise. [↑](#footnote-ref-35)
36. Les Fédérés de 1815 étaient des volontaires qui ont soutenu Napoléon I° durant les Cent Jours. [↑](#footnote-ref-36)
37. De caste. [↑](#footnote-ref-37)
38. John Law (1671-1729). Financier écossais autorisé par le Régent Philippe d’Orléans à fonder une banque privée dont les billets devinrent, grâce au soutien de l’État, une véritable monnaie de papier. Le système avait d’abord pour but de résorber l’importante dette publique. La banque de Law était liée à une compagnie fondée par lui, la Compagnie d’Occident (ou des Indes), toutes deux étant détentrices de plusieurs monopoles (du commerce avec les colonies, du recouvrement des impôts directs…). La forte hausse des actions de la Compagnie permit l’enrichissement de spéculateurs et poussa Law à émettre une quantité de billets largement supérieure aux avoirs réels de la banque : la banqueroute qui s’ensuivit (1720) fut si désastreuse qu’elle causa une méfiance durable contre toute forme de papier monnaie. La seconde expérience eut lieu pendant la révolution française avec les assignats qui se déprécièrent rapidement, suscitant l’inflation, ce qui stimula l’intervention décisive des plébéiens dans la révolution bourgeoise. [↑](#footnote-ref-38)
39. Cette opération fut en fait ordonnée en 1797 par le gouvernement bourgeois du Directoire, qui décida par divers artifices de réduire des deux-tiers la valeur de la dette publique, cette mesure n’étant rien d’autre qu’une banqueroute. [↑](#footnote-ref-39)
40. De rares naufragés nageant sur le vaste abîme (Virgile, *Enéide*). [↑](#footnote-ref-40)
41. Allusion au Jésuite espagnol (1530-1610) auteur d’un célèbre traité sur le mariage, critiqué par Pascal pour sa casuistique laxiste. [↑](#footnote-ref-41)
42. Fourier considérait que la Révolution avait favorisé le triomphe de l’esprit mercantile jusque-là tenu en bride : « Pendant le cours du XVIIIe siècle, les sciences incertaines ont entretenu fort tard l'antique prévention qui dévouait le commerce au mépris ; témoin l'esprit qui régnait en France en 1788. … Ce ne fut [guère] qu'en 1789 que les marchands furent tout à coup transformés en demi-dieux, et que la cabale scientifique se rangea hautement de leur parti et les exalta comme des instruments utiles à ses desseins » (cf. chapitre X de la *Section ébauchée…* intitulé : *Du Parasitisme*).

 On trouve cependant des tendances nettement anti-mercantiles dans la révolution française : J P. Marat, porte-parole de son aile plébéienne, avait ainsi mis en évidence, dans *les Chaînes de l’esclavage* (chapitre : *Du commerce*), le lien qui unit puissances d’argent et oppression politique, sous la république bourgeoise comme sous la monarchie absolue : « À l'égard des rapports politiques de la horde des spéculateurs, il est de fait qu'en tout pays les compagnies de négociants, de financiers, de traitants, de publicains, d'accapareurs, d'agents de change, d'agioteurs, de faiseurs de projets, d'exacteurs, de vampires et de sangsues publiques, toutes liées avec le gouvernement, en deviennent les plus zélés suppôts.

 « Chez les nations commerçantes, les capitalistes et les rentiers faisant presque tous cause commune avec les traitants, les financiers et les agioteurs ; les grandes villes ne renferment que deux classes de citoyens, dont l'une végète dans la misère, et dont l'autre regorge de superfluités : celle-ci possède tous les moyens d'oppression ; celle-là manque de tous les moyens de défense. Ainsi, dans les républiques, l’extrême inégalité des fortunes met le peuple entier sous le joug d'une poignée d'individus. C'est ce qu'on vit à Venise, à Gênes, à Florence, lorsque le commerce y eut fait couler les richesses de l'Asie. Et c'est ce qu'on voit dans les Provinces-Unies où les citoyens opulents, seuls maîtres de la république, ont des richesses de princes, tandis que la multitude manque de pain.

 Dans les monarchies, les riches et les pauvres ne sont les uns et les autres que des suppôts du prince.

 « C'est de la classe des indigents qu'il tire ces légions de satellites stipendiés qui forment les armées de terre et de mer ; ces nuées d'alguazils, de sbires, de barigels, d'espions et de mouchards soudoyés pour opprimer le peuple et le mettre à la chaîne.

 « C'est de la classe des opulents que sont tirés les ordres privilégiés, les titulaires, les dignitaires, les magistrats, et même les grands officiers de la couronne ; lorsque la noblesse, les terres titrées, les grands emplois, les dignités et les magistratures sont vénales : alors la fortune bien plus que la naissance rapproche du trône, ouvre les portes du sénat, élève à toutes les places d'autorité, qui mettent les classes inférieures dans la dépendance des ordres privilégiés ; tandis qu'ils sont eux-mêmes dans la dépendance de la cour.

 « C'est ainsi que le commerce métamorphose les citoyens opulents et indigents, en instruments d'oppression ou de servitude ». [↑](#footnote-ref-42)
43. Les noms de ces modèles sont mentionnés dans le texte original de M. Fourier. (Note d’Engels) [↑](#footnote-ref-43)
44. Il est significatif que le capitalisme le plus développé fasse renaître les formes les plus parasitaires de mercantilisme. Au sujet du rôle moderne du crédit et des sociétés par actions, Marx écrit dans *le Capital* : « Le crédit permet de garder plus longtemps séparés les actes de l’achat et de la vente et sert donc de base à la spéculation. (…) Si le système de crédit apparaît comme le levier principal de la surproduction et de la super-spéculation commerciale, c’est uniquement parce que le procès de reproduction, élastique par nature, est ici poussé jusqu’à l'extrême limite, étant donné qu’une grande partie du capital social est mis en œuvre par ceux qui ne le possèdent pas, et sont donc tout autrement entreprenants que le propriétaire qui, s’il est lui-même actif, suppute en tremblant les limites de son capital privé (…)

 « On voit renaître une nouvelle aristocratie financière, une nouvelle espèce de parasites, sous forme de faiseurs de projets, de fondateurs et de directeurs simplement nominaux ; tout un système de filouterie et de fraude au sujet de fondation, d’émission et de trafic d’actions. C’est là *de la production privée sans le contrôle de la propriété privée* » (cf. *le* *Capital*, livre III, chapitre 27 : *Le rôle du crédit dans la production capitaliste* ; in tome 2, p.104-105, Ed. Sociales).

 Les principaux textes de Marx au sujet de cette dialectique de « suppression du mode de production capitaliste à l’intérieur du mode de production capitaliste lui-même » (ibid.) sont reproduits dans les chapitres : *Crédit et négation des rapports de circulation mercantiles et monétaires* (p.112-138) et *Sociétés par actions et parasitisme bourgeois* (p.180-184) du recueil de MARX-ENGELS, *la Société communiste* (Collection Soccom, n°1, 2021). [↑](#footnote-ref-44)
45. Après avoir disséqué la banqueroute jusqu’au chapitre VII de la *Section ébauchée des Trois unités externes*, Fourier consacre en effet les chapitres suivants à d’autres aspects importants du parasitisme commercial. Nous nous contentons de donner ici un bref aperçu d’ensemble tel qu’on le trouve dans la *Théorie des quatre mouvements* (cf. les *Conclusions sur le commerce*) : « 1° La banqueroute spolie le corps social au bénéfice des marchands qui n'en supportent jamais le dommage ; car si le négociant est prudent, il a calculé ses risques de banqueroute, et établi ses bénéfices à un taux qui le met à couvert de ce risque présumé. S'il est imprudent ou fripon (qualités très voisines en affaires commerciales), il ne tardera pas lui-même à faire banqueroute et à s'indemniser dans sa faillite, de ce que vingt faillites lui auront enlevé. D'où il suit que le dommage de la banqueroute pèse sur le corps social et non pas sur les négociants.

 « 2° L’accaparement spolie le corps social, car l'enchérissement d'une matière accaparée est supporté ultérieurement par les consommateurs, et auparavant par les manufacturiers, qui, obligés de soutenir un atelier, font des sacrifices pécuniaires, fabriquent à petit bénéfice, soutiennent, dans l'espoir d'un meilleur avenir, l'établissement sur lequel se fonde leur existence habituelle, et ne réussissent que bien tard à établir cette hausse que l'accapareur leur a fait si promptement supporter.

 « 3° L'agiotage spolie le corps social, en détournant les capitaux pour les faire entrechoquer dans les tripotages de hausse et de baisse, qui fournissent d'énormes bénéfices aux joueurs les plus habiles ; dès lors les cultures et fabriques n'obtiennent qu'à un prix exorbitant les capitaux nécessaires à leur exploitation ; et les entreprises utiles, qui ne donnent qu'un bénéfice lent et pénible, sont dédaignées pour les jeux d'agiotage qui absorbent la majeure partie du numéraire.

 « 4° La déperdition ousuperfluité d'agents spolie le corps social de deux manières, soit en lui enlevant une infinité de bras qu'elle emploie au travail improductif, soit par l'immoralité et les désordres qu'engendre la lutte acharnée de ces innombrables marchands dont la perfidie cause parfois des entraves équivalentes à une prohibition. » [↑](#footnote-ref-45)
46. La « mer de foie » est une mer légendaire dans les flots visqueux de laquelle les navires se bloquaient. Ici Engels, en l'adaptant, cite un passage « dans la désertique mer du monde insondable on s'enfonce », tiré du poème *Die Goldene Schmiede* du poète allemand de l'époque médiévale Konrad von Würzburg. [↑](#footnote-ref-46)
47. Cf. lettres d’Engels des 7 et 17 mars 1845.

 Ce plan s’inscrit dans l’effort constant pour développer le caractère international du socialisme. Marx et Engels ne cesseront d’y travailler par la suite et tout au long de leur activité pour le parti révolutionnaire, à cheval sur l’Allemagne, la France et l’Angleterre. Ainsi, ils créeront peu après un Comité de correspondance communiste au sujet duquel Marx écrit : « C’est un pas que le mouvement social doit faire dans sa forme d’expression littéraire, afin de se débarrasser des *limitations de* *nationalité*. Et au moment de l’action, il sera certainement d’une grande utilité pour chacun d’être instruit de l’état des choses dans les pays étrangers aussi bien que dans le sien propre » (lettre du 5 mai 1846, à Proudhon). Le but n’est évidemment pas de parvenir à une sorte de coexistence pacifique informe des opinions, mais d’œuvrer ainsi à une critique impitoyable des limites des uns et des autres qui mène organiquement à l’hégémonie du marxisme dans le mouvement prolétarien.

 Voir [MARX-ENGELS, *le Parti de classe*, tome 1](http://dx.doi.org/doi%3A10.1522/24993372), chapitre 1 : *Activités d’organisation, 1843-1847* (Ed. Maspero, 1973). [http://classiques.uqac.ca](http://classiques.uqac.ca/classiques/Engels_Marx). [↑](#footnote-ref-47)
48. Morelly est un philosophe français du XVIIIe siècle, auteur notamment du *Code de la nature* (1755). Il préconise la communauté totale des biens, le travail obligatoire et l’entretien des citoyens aux frais du trésor commun. Engels, dans [*l’Anti-Dühring*](http://dx.doi.org/doi%3A10.1522/cla.enf.ant), considère ses idées comme « déjà franchement communistes » : « La revendication de l’égalité ne se limitait plus aux droits politiques, elle devait s’étendre aussi à la situation sociale des individus ; ce n’étaient plus seulement les privilèges de classe qu’on devait supprimer, mais les différences de classe elles-mêmes ». Le *Code de la nature* a été publié dans la collection « Les Classiques du peuple » (Introduction de V.P. Volguine, Ed. sociales, 1970).

 En voici une citation caractéristique : « Rien dans la Société n’appartiendra singulièrement ni en propriété à personne, que les choses dont il fera un usage actuel, soit pour ses besoins, ses plaisirs ou son travail journalier ». C’est seulement dans ce sens d’*usage immédiat* très limitatif que le *Manifeste* précise : « Nous ne voulons en aucune façon abolir cette appropriation personnelle des produits du travail, indispensable à la reproduction de la vie du lendemain ».

 Le projet d’édition des utopistes devait tourner court, puisqu’il s’arrêta après la publication du seul texte de Fourier sur la banqueroute dans le *Deutsches Bürgerbuch für 1846.* Ce n’est qu’à la fin des années 1880 que le parti ouvrier allemand reprendra ce projet dans le cadre de sa *Bibliothèque internationale.* [↑](#footnote-ref-48)
49. Cf. lettre à Ludwig Feuerbach à Bruckberg, de Paris, le 11 août 1844.

 Dans cette lettre à Feuerbach, Marx se réfère lui-aussi à Fourier pour fustiger les « idéologues allemands » de l’époque –  autre manifestation de l’effet que le « socialiste utopique » a produit sur les fondateurs du « socialisme scientifique » à un moment clé de la genèse de la théorie marxiste, lors de la rupture avec la philosophie allemande « critique critique ».

 Ce n’est pourtant pas dans les immenses mérites de Fourier ni dans ceux de Feuerbach, ou d’autres penseurs, que réside la source essentielle du marxisme, mais dans la classe internationale de « ces barbares de la société civilisée » que forment les prolétaires français, allemands, anglais, etc. [↑](#footnote-ref-49)
50. Dans les *Manuscrits parisiens* de 1844 (dits économico-philosophiques) Marx écrit encore au sujet de ces réunions d’ouvriers révolutionnaires : « Lorsqu’on voit s’assembler des ouvriers socialistes français, ce n’est plus le manger, le boire, le fumer, etc. qui représentent le moyen de les unir. La société, l’association et les discussions qui ont encore la société comme but, leur suffisent : chez eux, la fraternité humaine n’est pas une phrase, mais la vérité, et la noblesse de l’humanité rayonne vers nous de leurs figures endurcies par le travail » (cf. 3e Manuscrit, XIX).

 Chaque classe ouvrière « nationale » a ses qualités (politiques, économiques et théoriques en ce qui concerne respectivement les trois pays en question) qu’elle apporte au mouvement général, mais aussi ses limites qui ne sont surmontables que par la collaboration pratique des prolétaires sans-patrie. On pourrait bien y voir, en termes fouriéristes, une manifestation de l’harmonie qui présuppose l’inégalité et l’attraction réciproque… Sauf qu’à la différence des complexes plans échafaudés par Fourier pour susciter « l’unitéisme » sur une base sociale hétérogène respectueuse des rapports de propriété, la réalité historique a donné avec le prolétariat, qui ne possède rien, est uni par les mêmes intérêts et lutte pour les mêmes buts de classe, la base et la solutionconcrètes pour une société où disparaîtront enfin toutes les divisions entre les hommes. [↑](#footnote-ref-50)
51. Allusion au concept d’« activité à l’état pur » qui, chez Hegel, est indépendante du besoin réel et pour ainsi dire sans objet. Par opposition à cette abstraction : « La passion est la force essentielle de l’homme qui tend énergiquement vers son objet » (Marx). En allemand, le mot qui signifie passion (Leidenschaft) dérive du verbe souffrir : « Avoir des sens signifie *souffrir*. C’est pourquoi l’homme, en tant qu’être objectif sensible, est un être qui souffre, et comme il est un être qui ressent sa souffrance, il est un être passionné » (cf. *Manuscrits de 1844*, Ed. sociales, 1969, p.138). [↑](#footnote-ref-51)
52. Cf. Umrisse zu einer Kritik der Nationalökonomie, in Deutsch-Französiche Jahrbücher, Paris, 1844. Marx-Engels Werke, 1, p.499-524.

 Il existe plusieurs éditions françaises de ce texte précurseur, que Marx considérait comme une « géniale esquisse d'une critique des catégories économiques », en particulier celle (bilingue) des Editions Aubier-Montaigne (1974) qui contient en outre les intéressantes lettres d’Angleterre d’Engels de 1842-1843.

 Contrairement à Fourier, chez Engels la critique du commerce et de la concurrence se rattache à celle de la propriété privée et débouche donc sur la solution communiste : « Il y a, en revanche, dans le fouriérisme une grave inconséquence, en l’occurrence, le maintien de la propriété privée. Dans ses phalanstères, ou communes sociétaires, on trouve des riches et des pauvres, des capitalistes et des ouvriers. La propriété de tous est mise en fonds commun, l'entreprise s'adonne au commerce, à l'industrie agricole et manufacturière, et le produit en est divisé entre les membres : une première portion pour la rémunération du travail, une seconde pour la récompense des connaissances et des talents, et une troisième pour la rémunération du capital.

 « Ainsi donc, après toutes les belles théories sur l'association et le libre travail, après un torrent de déclarations indignées contre le commerce, l'égoïsme et la concurrence, il nous propose, dans la pratique, à nouveau le vieux système de la concurrence selon un plan amélioré, ainsi qu'une bastille édifiée à l'aide de lois sur les pauvres, fondées sur des principes plus libéraux ! » (cf. *Progrès de la réforme sociale sur le continent*, *op. cit*.). [↑](#footnote-ref-52)
53. La nouvelle richesse bourgeoise n’est pas née du mode de production capitaliste, mais du puissant essor du commerce, en particulier du commerce international, au sein même du féodalisme. C’est pourquoi l’économie politique naissante se devait de réduire en pièces, par la critique, la conception féodale de l’économie naturelle, en glorifiant la richesse en soi, c'est-à-dire l’or avec lequel on peut tout acheter. Selon cette première doctrine *mercantiliste* – qui surgit en Italie dès la fin du XVIe siècle et s’imposa rapidement en Angleterre et en France – c’est le commerce qui crée la richesse, et l’État ne devient riche qu’en faisant rentrer beaucoup d’or et en n’en laissant pas sortir. Quelle que soit la grossièreté de cette conception fétichiste, elle n’en constitue pas moins la première apologie du capital, sous la forme du capital commercial, et elle stimula la production marchande en encourageant le commerce mondial, les conquêtes coloniales, les premières manufactures produisant pour l’exportation et la limitation de l’importation de produits étrangers. Les moyens de cette transformation furent l’intervention de l’État dans l’économie, les monopoles, le protectionnisme et les guerres de concurrence commerciale. [↑](#footnote-ref-53)
54. Un peu plus haut, dans le même texte, Engels a précisé : « L'inconséquence et la duplicité de l'économie libérale doit nécessairement se redécomposer en ses constituants essentiels. De même que la théologie doit, ou bien retourner à la foi aveugle, ou poursuivre jusqu'à la libre philosophie, *il faut que la liberté du commerce produise d'un côté la restauration des monopoles et de l'autre la suppression de la propriété privée*. » [↑](#footnote-ref-54)
55. Marx écrit à ce sujet dans sa lettre du 08/01/1868 à Engels : « En réalité, *aucune forme* de société ne peut empêcher que d’une manière ou d’une autre le temps de travail disponible de la société règle la production. Mais tant que cette régulation ne s’accomplira pas au moyen d’un contrôle direct et conscient de la société sur son temps de travail – ce qui n’est possible qu’avec la propriété commune – mais par le mouvement des prix des marchandises, nous en restons à la situation que tu as déjà décrite de façon si pertinente dans les *Deutsch-Französische Jahrbücher*». [↑](#footnote-ref-55)
56. Allusion au Grand Incendie de New York de décembre 1835 ayant détruit la plupart des bâtiments de la pointe sud de [Manhattan](https://fr.wikipedia.org/wiki/Manhattan), près de [Wall Street](https://fr.wikipedia.org/wiki/Wall_Street). La spéculation immobilière était déjà devenue la grande affaire des capitalistes américains : « Si je pouvais recommencer ma vie en sachant ce que je sais maintenant et avec de l’argent à investir, j’achèterais chaque pied de terrain sur l’île de Manhattan » (John Jacob Astor, 1834). [↑](#footnote-ref-56)
57. Dans un autre écrit de 1845, Engels examine toute une série de gaspillages sociaux qui disparaîtront lorsque la production pour l’intérêt privé et le marché, aura été éliminée. La production et la distribution des biens nécessaires à la vie seront formidablement simplifiées dès lors que leur comptabilité ne s’effectuera plus en monnaie, mais uniquement en quantité physiques et socialement : « Dans la société communiste, il sera *facile* de connaître aussi bien la production que la consommation : dès lors que l’on connaît la quantité dont un individu en moyenne a besoin, il est aisé de calculer celle dont un certain nombre d’individus ont besoin, et comme la production ne sera plus alors entre les mains de quelques appropriateurs privés, mais dans celles de la communauté et de son administration, il sera aisé de *régler la production d’après les besoins* » (cf. ENGELS, *Discours d’Elberfeld*, in *Werke* 2, p.539 ; trad. fr. in [*Utopisme et communauté de l’avenir*](http://dx.doi.org/doi%3A10.1522/030328623), op.cit., p.30). [↑](#footnote-ref-57)
58. La suite du texte s’attaque, après y avoir reconnu la conséquence nécessaire de l’anarchie mercantile du capitalisme, à la doctrine malthusienne de la population qui maquille le problème de la surpopulation découlant de la surproduction industrielle en problème de sous-production agricole dû à des causes soi-disant naturelles, et qui, de ce fait, en rend responsables les pauvres eux-mêmes : « le malthusianisme n'est que l'expression économique du dogme religieux de la contradiction entre l'esprit et la nature et de la corruption des deux qui en résulte ».

 Engels souligne par ailleurs : « Mais il serait très avantageux de faire de la pauvreté un crime et de transformer les hospices en établissements pénitentiaires, comme cela s'est déjà fait en Angleterre avec la nouvelle loi "libérale" sur les pauvres ».

 Pour une critique complète des aspects non seulement démographiques mais aussi économiques de la pensée de Malthus et de ses héritiers actuels, notamment la théorisation de la consommation de classes improductives (propriétaire fonciers, personnels de l’Église et de l’État, modernes classes moyennes), voir l’important recueil des écrits de MARX-ENGELS : [*Critique de Malthus*](http://dx.doi.org/doi%3A10.1522/030174365) (Maspero, 1978). Ce dernier ouvrage est accessible sur [http://classiques.uqac.ca](http://classiques.uqac.ca/classiques/Engels_Marx). Il peut aussi être commandé dans l’édition de 1978 auprès de la Collection Soccom (coll.soccom@gmx.fr). [↑](#footnote-ref-58)